

# DESCRIPTION DE LA BABYLONE D'ÉGYPTE\*,

PAR M. DU BOIS-AYMÉ,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE, MEMBRE DE LA COMMISSION  
DES SCIENCES ET DES ARTS D'ÉGYPTE, &c.

---

## CHAPITRE XIX.

---

AUPRÈS du vieux Kaire (1), et à trois cents mètres de la rive droite du Nil, s'élève une ancienne forteresse, connue des Européens sous le nom de *Babylone*, et des Arabes sous celui de قصر الشمع *Qasr-el-Chama'* [château de la Lumière]. Elle renferme une petite bourgade de Chrétiens. Des amas considérables de décombres l'entourent de toutes parts, et s'étendent au loin vers le grand Kaire et le mont Mokatam.

On reconnoît, à la première vue, qu'une partie de l'enceinte est de construction Romaine; des portions de murs en pierres de taille, d'autres formées d'assises alternatives de moellons et de grandes briques enfoncées dans des couches épaisses d'un mortier de pozzolane, la distinguent de la partie moderne, qui a été construite avec moins de soin, et où l'on a employé de mauvais matériaux: il m'a paru néanmoins impossible de retrouver l'ancien plan. L'enceinte actuelle est très-irrégulière (2). Sa plus grande longueur est de trois cents mètres, sur une largeur qui varie de cent cinquante à deux cents.

Dans les endroits où le mur est par assises alternatives de pierres et de briques, les assises de pierres ont ordinairement neuf décimètres de haut, et celles de briques moitié moins.

Entre les deux grosses tours de la face sud-ouest, on trouve une porte voûtée entièrement obstruée par des décombres; elle est d'architecture Romaine et construite en pierres calcaires, ainsi que la courtine au milieu de laquelle elle est placée: son cintre est surmonté d'une voûte de décharge que cacheoit le revêtement. On remarque, parmi les ornemens sculptés, un aigle placé à l'extrémité de la corniche (3).

L'architecture de cette porte n'est pas d'un très-bon goût, mais les détails en sont exécutés avec soin; et quoique les sculptures soient fort altérées, il est facile de reconnoître que le travail en étoit pur et délicat.

\* La *Description de Babylone* a été remise à la Commission d'Égypte, dans la séance du 14 juin 1813.

(1) Le *Vieux Kaire* est le nom que donnent les Européens à la ville de *Masr-el-A'tyq*, bâtie sur les bords

du Nil, à un demi-myriamètre ou une lieue environ au sud-ouest du Kaire.

(2) Voyez *pl. 20, fig. 1, A. vol. V.*

(3) Voyez *pl. 20, fig. 5, A. vol. V.*

A gauche, au-dessus du cintre, est une pierre d'assez grande dimension, couverte d'hieroglyphes, parmi lesquels on voit le disque ailé avec les deux serpens au cou enflé, symbole que les anciens Égyptiens plaçoient sur l'architrave des portes de leurs temples. Il est probable que cette pierre fut tirée d'un de ces édifices déjà renversés, à l'époque où les Romains, vainqueurs de l'Égypte, élevoient la forteresse de Babylone, pour assurer leur conquête. Ce n'est pas la seule fois que nous avons trouvé en Égypte, au milieu des ruines que nous admirions, des vestiges de ruines plus anciennes encore. Quoiqu'il ne soit point extraordinaire de voir des débris de vieux édifices employés dans de nouvelles constructions, l'on ne remarque cependant jamais sans émotion ces traces visibles de la marche des siècles; et si rien ne distrait des réflexions qu'elles font naître, on tombe bientôt dans une rêverie profonde: les générations qui ont disparu de la scène du monde, et celles qui doivent s'y montrer un jour, apparoissent confusément; l'on rêve à-la-fois les temps passés et l'avenir.

A trois cents mètres hors de l'enceinte, vis-à-vis la partie nord-nord-est, qui est entièrement moderne, on trouve une portion de muraille de construction Romaine qui appartenait autrefois à l'ancienne forteresse, bien plus vaste alors qu'elle ne l'est aujourd'hui. Dans l'une des tours, l'escalier m'a paru de construction Romaine, ainsi qu'une salle dont le plafond est soutenu par des colonnes.

La seule porte par laquelle on entre dans Qasr-el-Chama', est tellement basse, qu'il faut se courber pour y passer; et les rues sont si étroites, qu'on ne peut les parcourir qu'à pied. La principale rue est garnie de boutiques. Les maisons particulières et les couvens qu'occupent les moines Qobtes et Grecs, ne présentent aucune trace d'antiquité. Ces couvens sont au nombre de six; l'un d'eux se nomme encore aujourd'hui *Saint-George de Bablyoun*: ils sont entourés de jardins plantés de palmiers. Dans une des églises Qobtes, les prêtres montrent aux fidèles une grotte, objet de leur vénération: c'est une espèce de chapelle souterraine, où ils disent que la Sainte-Vierge se retira avec l'Enfant Jésus, lorsqu'elle vint chercher en Égypte un asile contre la persécution d'Hérode.

L'eau dont se servent les habitans de Qasr-el-Chama' pour leur usage et l'arrosement de leurs jardins, vient d'un puits assez profond, situé hors de l'enceinte, en descendant vers le Nil: une roue à chapelet élève l'eau, et un petit aqueduc la conduit dans l'intérieur de la forteresse (1).

Les décombres qui entourent Qasr-el-Chama', proviennent probablement, en grande partie, de la ville de Babylone, dont on peut croire, avec quelque raison, qu'ils recouvrent l'ancien emplacement.

Le château de Babylone, selon Strabon (2), étoit situé au sud du Delta, sur un coteau qui descendoit jusqu'au Nil, à peu près vis-à-vis les pyramides de Memphis;

(1) Les Romains employoient à peu près les mêmes moyens pour conduire l'eau dans cette forteresse, ainsi qu'on le verra ci-après.

(2) Αναπέυσαντι δ' ἐπὶ Βαβυλῶν φρένον ἐρυμνὸν, ἀποσάντων ἐν ταῦθα Βαβυλωνίων πόνων, εἶτα διασπασζαμένων ἐν ταῦθα κατοικίαν παρὰ τῶν βασιλέων ἑνὶ δ' ἐπὶ στρατόπεδον ἐνδὸς τῶν τελευ

ταμάτων τῶν φρενόντων τὴν Δίγυπλόν· ῥάχης δ' ἔστιν ἀπὸ τοῦ σατραπείδου καὶ μέγιστα Νείλου καθήκουσα, δι' ἧς ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ περὶ τοῦ καρχηδονίου τοῦ ὕδατος ἀνάγεται, ἀνδρῶν ἑκατὸν πενήκοντα ἐργαζομένων, δεσμίων ἀφορῶνται δ' ἐν ταῦθα πηλαγῶς αἱ Πυραμίδες ἐν τῇ περὶ αὐτῶν Μήμερι, καὶ εἰσὶ πηλοῖον. (Geogr. lib. XVII.)

cent cinquante esclaves étoient occupés continuellement à y faire monter l'eau du fleuve, au moyen de machines hydrauliques. Or, les débris dont nous avons parlé, sont de même sur la rive orientale, vis-à-vis les pyramides de Gyzeh; et l'espace qu'ils occupent va en s'élevant du Nil vers la chaîne Arabique, dont le rocher calcaire commence, à cinq ou six cents mètres du fleuve, à paroître en plusieurs endroits au-dessus des collines de décombres. On lit, en outre, dans l'Itinéraire d'Antonin, qu'il y avoit douze milles de Babylone à Héliopolis; et c'est, à peu de chose près, la distance de Qasr-el-Chama' à l'obélisque de Mataryeh (1).

La réunion de ces diverses circonstances me paroît suffisante pour établir que le bâtiment désigné sous le nom de *Qasr-el-Chama'*, où nous avons trouvé des preuves non équivoques de l'ancien séjour des Romains, a dû être la forteresse, l'espace de camp retranché, qu'occupoit celle de leurs légions à laquelle Strabon assigne la résidence de Babylone.

Selon Ctésias, Diodore et Strabon, la fondation de la Babylone d'Égypte seroit due aux Babyloniens qui, sous Sémiramis, firent la conquête de l'Égypte, ou aux prisonniers que Sésostris ramena dans cette contrée, après avoir soumis la Babylonie. Ces deux opinions me paroissent également invraisemblables; car, outre qu'elles reposent sur des faits peu certains, comment expliquer le silence d'Hérodote sur une ville aussi ancienne, dont l'histoire se fût liée nécessairement à celle de l'Égypte? Il me paroît plus vraisemblable que cette ville fut bâtie par les Babyloniens qui occupèrent l'Égypte après l'invasion de Cambyse (2), et que, lorsqu'Hérodote parcouroit cette contrée, Babylone n'existoit point encore, ou plutôt n'étoit pas assez considérable pour fixer son attention: cette opinion est à peu près celle de Flavius Joseph (3).

Au surplus, si l'époque de la fondation de cette ville est incertaine, son origine ne l'est point; c'est à des Babyloniens que tous les historiens l'attribuent: conquérans ou esclaves, le souvenir des murs paternels leur fit donner le nom de *Babylone* à leur ville naissante. C'est ainsi que dans tous les temps les hommes ont cherché à soulager les peines de l'exil, en appelant au sein des terres étrangères la douce illusion de la patrie.

Les Romains, comme nous l'avons déjà dit, avoient placé dans Babylone une des trois légions commises sous Auguste à la garde de l'Égypte. Les empereurs d'Orient continuèrent d'y entretenir une garnison jusqu'au règne d'Héraclius, sous lequel l'Égypte fut envahie par les Musulmans. Babylone soutint contre ces guerriers fanatiques un siège de sept mois; la garnison, composée de Grecs et de Qobtes, se défendit vaillamment jusqu'au moment où le gouverneur, désespérant de la fortune, se retira dans l'île de Roudah. Il y capitula, l'an 18 de l'hégire, avec *A'mrou Ebn-el-A'âs* عمرو ابن العاص, général de l'armée Arabe. La citadelle, que quelques Grecs plus courageux eurent la noble audace de défendre encore, fut prise d'assaut peu de jours après.

(1) Cet obélisque détermine de la manière la plus incontestable la position d'Héliopolis. Voyez la Description d'Héliopolis, *A. D. chap. XXI.*

(2) Les Babyloniens et les Perses formoient alors un seul peuple.

(3) *Antiquit. Jud. lib. 11, cap. 5.*

Babylone dut souffrir considérablement pendant ce siège; et les nouveaux édifices bâtis par les vainqueurs (1) sur l'emplacement de leur camp achevèrent d'en changer l'aspect : elle devint en quelque sorte une ville nouvelle, et prit le nom de *فسطاط* *Fostât* (2), mot Arabe qui signifie *tente*. Les historiens Arabes rapportent que ce nom lui fut donné, parce qu'A'mrou, ce destructeur des cités, quittant Babylone pour aller assiéger Alexandrie, ne voulut point faire abattre sa tente, afin de ne pas troubler une colombe qui y avoit fait son nid.

Les Arabes trouvèrent dans la citadelle de Babylone un pyrée, sorte de temple consacré au feu, selon les rites de la religion des Perses; ils le nommèrent *قبة الدخان* *Qoubbet* (3) *el-dokhân* [ temple de la Fuméc ]. C'est probablement de là que vient aussi le nom Arabe de *Qasr-el-Chama'* qu'ils donnèrent alors à la citadelle; et l'analogie qui existe entre ce nom et celui de *Babylone*, est assez singulière. Le premier en effet se traduit littéralement par *château de la Bougie*, et métaphoriquement par *château de la Lumière*. *Babylone* signifioit en chaldéen *porte du Soleil*; mais, selon le génie des langues Orientales, cela vouloit dire aussi, *ville de la lumière*, *ville lumineuse*, *glorieuse*, &c.

Les premiers princes Musulmans qui régnèrent en Égypte, habitèrent souvent *Qasr-el-Chama'*. Leurs successeurs finirent par l'abandonner tout-à-fait pour *القاهرة* *el-Qâherah* (4), et le laissèrent tomber en ruine. Rien ne rappelle aujourd'hui son ancienne splendeur : mais ses vieilles murailles dégradées intéressent encore par les traces qu'elles ont conservées du passage de plusieurs peuples célèbres qui n'existent plus que dans la mémoire des hommes; et la méditation qui naît de si grands souvenirs, se nourrit du spectacle de ces Chrétiens infortunés, toujours tremblans pour leur vie et leur fortune, et qui, lâches et foibles, parce qu'ils sont esclaves et avilis, ont trouvé un asile au milieu des murs élevés par les mains victorieuses des Romains.

(1) On voit encore près de *Qasr-el-Chama'* la belle mosquée d'*O'mar* *عمر* fondée par A'mrou.

(2) On ajouta au nom de *Fostât* le surnom de *Masr* que les Arabes ont toujours donné à la capitale de l'Égypte: aussi est-ce le Kaire qui le porte actuellement; et *Fostât* a pris celui de *Masr-el-A'tyq*, *Masr le Vieux*. Cette dernière ville, nommée *le Vieux Kaire* par les Européens, est aujourd'hui peu considérable, et sa décadence date de l'époque où le vizir *Châouar* *شاور* la livra aux flammes pour la soustraire au pouvoir des Français, qui s'avançoient vers elle sous la conduite d'Amauri, roi de Jérusalem, l'an 564 de l'hégire.

(3) *Qoubbet* signifie littéralement, *route*, *dôme*,

*coupole*; mais ce mot se prend en arabe pour l'édifice religieux en entier.

(4) C'est de ce mot *Qâherah* que les Européens ont fait celui de *Kaire* sous lequel ils désignent cette ville. *EL-Qâherah* signifie *la victorieuse*. Ce nom lui fut donné par son fondateur *Giouhar* *جوهر*, l'an 358 de l'hégire, sous le règne d'*el-Mo'ez-le-dyn-illah* *المعز لدين الله*, premier calife d'Égypte, de la dynastie des Fatimites: mais elle ne conserva point ce nom; les Égyptiens y substituèrent celui de *Masr* qu'elle porte aujourd'hui. On doit être convaincu, d'après tout ce que nous avons dit dans le cours de cet écrit, que les voyageurs qui ont pris sa citadelle pour celle de Babylone, se sont grandement trompés.

# DESCRIPTION

## DES ANTIQUITÉS

### DE LA VILLE ET DE LA PROVINCE

# DU KAIRE,

PAR M. JOMARD.

---

#### CHAPITRE XX.

---

Sous le rapport des antiquités proprement dites, c'est-à-dire, des anciens monumens des arts, les lieux que je vais décrire n'offrent qu'un foible intérêt, sur-tout si on les compare aux provinces de la Thébaïde. On doit s'attendre à trouver ici, non la description de quelques ouvrages marquans de l'architecture ancienne, mais seulement celle d'un certain nombre de fragmens, de débris ou de vestiges appartenant à l'antiquité Égyptienne, Grecque ou Romaine. Toutefois, au nombre de ces monumens figurent plusieurs monolithes qui ne sont point sans importance pour l'archéologie; et d'un autre côté ces mêmes lieux intéressent la géographie comparée. Enfin la description qui suit entre nécessairement dans le plan de cette partie de l'ouvrage qui embrasse les diverses localités où se trouvent quelques ruines antiques. Or, ayant été chargé de lever la carte topographique de la province du Kaire, j'ai eu la facilité d'observer la plupart des vestiges qui subsistent de l'ancien état du pays, savoir : les lieux jadis habités, et les traces du cours des eaux à ces époques reculées, cours dont la direction est prouvée par des ouvrages d'art encore existans.

Cette province est l'une de celles qui correspondent à une des anciennes préfectures, presque avec les mêmes limites. Par l'étude de la géographie de l'Égypte, on voit que la province Héliopolitaine étoit bornée à l'ouest par le Nil et par la branche Sébennytique, depuis *Troja* jusqu'à peu de distance d'*Athribis*; au nord par une ligne allant de ce dernier point vers *Scenæ veteranorum* (selon moi, *Chybyn el-Qanâter*); à l'est par Héliopolis et le désert : telles sont aussi les limites de la province de Qelyoub ou du Kaire. Héliopolis étant placée sur la limite orientale de la province, ayant d'ailleurs mérité par son importance historique une description spéciale (personne n'ignore que c'étoit

une des trois grandes cités de l'Égypte), je n'ai pas à m'en occuper ici, et je dois renvoyer le lecteur à cette description (1).

Celle-ci se partagera naturellement en deux sections :

- 1.° Les *antiquités* qui se trouvent dans la ville du Kaire;
- 2.° Celles qu'on observe dans le reste de la province.

## SECTION PREMIÈRE.

### ANTIQUITÉS DU KAIRE.

#### §. I.<sup>er</sup>

#### *Obélisques.*

DEUX petits obélisques Égyptiens en basalte noir avoient été trouvés au château du Kaire, où ils servoient de seuil à une mosquée (probablement celle de Qalaoun); on les transporta au palais de l'Institut d'Égypte. Leur petite dimension permettoit de les charier facilement; ils furent envoyés plus tard à Alexandrie, au moment du départ des membres de la Commission des sciences, et embarqués pour être conduits à Paris. Mais le sort de la guerre les mit en la possession de l'armée Anglaise; aujourd'hui ils sont au nombre des ornemens du musée de Londres. Malgré la petitesse de leurs proportions, ils peuvent, du moins pour la finesse du grain et du poli de la pierre, et pour la belle exécution de la sculpture, être comparés aux grandes aiguilles de la Thébàide. Une seule colonne de signes hiéroglyphiques décore chacune des faces. Les figures d'oiseaux, tels que l'ibis, l'épervier, l'oie, et encore celles du céraste et de l'abeille, sont si correctement tracées et taillées si parfaitement, qu'on doit les regarder, avec un autre monument dont je parlerai bientôt, comme des modèles de la sculpture *en relief dans le creux*. Nous en avons pris et multiplié les empreintes en cire, en soufre et en plâtre, afin de guider les dessinateurs et les graveurs dans l'exécution de ces sortes de figures. Les planches 20 et 21 du V.<sup>e</sup> volume d'*Antiquités* représentent les faces de chacun de ces obélisques, mais elles ne donnent qu'une foible idée de la pureté du ciseau (2). Ces obélisques ont dans leur longueur actuelle (car les sommets sont brisés) 2<sup>m</sup>,6, ou 8 pieds, et l'on ne peut assurer de quelle manière ils étoient terminés (3); la base a 0<sup>m</sup>,43, ou 1<sup>d</sup> 4<sup>po</sup>: la hauteur totale pouvoit être de 4 mètres et demi. On ne connoît point l'usage que les anciens faisoient d'obélisques d'une telle dimension; toutefois, comme il n'est pas probable que des aiguilles si petites fussent placées au devant des palais ou des temples comme celles de Thèbes, et qu'elles fussent isolées au milieu d'une cour ou d'une place quelconque, on est conduit à admettre, comme assez probable, qu'elles servoient à décorer des intérieurs, qu'on les plaçoit dans des

(1) Voyez la Description d'Héliopolis par MM. Lancret et du Bois-Aymé, *A. D. chap. XXI*. Voyez aussi le chapitre *XXII*.

(2) Les gravures terminées sont d'un style moins

correct que les gravures au trait.

(3) Tous les obélisques ne finissoient pas par un pyramidion: il y en a de terminés par des portions de cylindre. Voy. la Description du nome Arsinoïte, *A. D. chap. XVII*.

vestibules ou au fond des portiques. On trouve au reste, dans les collections d'antiquités, au nombre des amulettes, de petits objets de cette même forme pyramidale; et ces imitations prouvent que la figure de l'obélisque avoit un sens religieux, tout en servant, comme Tacite le déclare, à conserver la mémoire des événemens historiques.

## §. II.

*Cippe Égyptien.*

J'AVOIS remarqué, servant d'appuis aux fenêtres d'une citerne, sur la place du château du Kaire et à droite de la porte d'entrée, deux beaux fragmens antiques en granit noir, couverts d'hiéroglyphes, et bien conservés quoique brisés sur un de leurs bords; ils me parurent les deux moitiés d'un même monument, séparées longitudinalement par une large cassure. Les caractères bien sculptés, et la plupart intacts, me décidèrent à en faire une copie, en attendant qu'on pût enlever ces intéressans morceaux et les remplacer par une pierre d'appui ordinaire. Les circonstances n'ont pas permis d'effectuer ce déplacement, et l'on ne possède que le dessin de cette pierre (1). Quoique le milieu manque, j'ai essayé de rapprocher les deux parties à la distance qu'elles devoient occuper : ce rapprochement opéré présente, je crois, peu de lacunes. Je ne suis pas assuré qu'il y ait de la pente sur les côtés de ce monolithe, de manière qu'il n'est pas certain que ce soit le reste d'un petit obélisque : peut-être est-ce un cippe rectangulaire, analogue, pour la forme, à ceux qui sont élevés dans une des cours du palais de Karnak. Une seule face est visible; elle est divisée en trois colonnes verticales d'hiéroglyphes, et le bas est orné d'un autel et d'un sphinx ayant au-dessous de lui trois colonnes horizontales. Les figures du hibou, du céraste, de l'aspic, de la caille, de l'épervier, du taureau, de l'abeille, du scarabée, du vautour, de l'oie, de l'ibis, &c., sont les animaux représentés le plus fréquemment. Malgré la rupture de ce monument en deux parties, je crois qu'il mériterait d'être recueilli et transporté en Europe, et qu'on en obtiendrait aisément la permission des chefs du quartier. Sa longueur est d'environ 2 mètres et demi, ou 9 pieds; et sa largeur, d'environ 4 décimètres, ou 15 pouces, en carré.

## §. III.

*Sarcophage de Qala't el-Kabch.*

LES Français ont trouvé dans la grande rue de la mosquée de Touloun, montant à la citadelle, un sarcophage en granit noir, qui avoit été observé en ce même endroit par Maillet, Pococke, Niebuhr et d'autres voyageurs. Le premier prétend qu'on l'appeloit *la Fontaine des Amans* : on ignore la source de cette dénomination. Les deux autres ont donné le dessin de la seule partie qui fût visible pour eux, ce monument étant alors placé dans un enfoncement, à peu près de même grandeur que lui. Le lieu s'appelle *Qala't el-Kabch*, le Fort du Mouton,

(1) Voyez planche 24, fig. 1, A. vol. V.

et dépend de la hauteur, jadis fortifiée, sur laquelle fut élevée la mosquée de Touloun. Tout auprès est une tourelle, ou plutôt un massif de forme circulaire, que le peuple appelle *Moustabet Fara'oun*, le Siège de Pharaon, soit à cause du voisinage de l'antique monument Égyptien, soit pour toute autre raison qui nous est inconnue (1). Ce sarcophage fut transporté au palais de l'Institut et ensuite à Alexandrie; mais, à l'époque du départ de l'armée Française, il tomba aux mains des Anglais avec les autres fragmens précieux de l'antiquité Égyptienne recueillis par la Commission des sciences et des arts. Il est aujourd'hui déposé au musée Britannique (2).

On ignore à quelle époque, à quelle occasion, ce sarcophage a été apporté au Kaire, de quel lieu on l'a tiré, s'il vient d'Héliopolis ou de Memphis, des pyramides, ou des hypogées de Babylone et de Troja; mais on sait mieux quel usage en ont fait les modernes Égyptiens. Ils ont trouvé qu'il formoit une excellente auge ou abreuvoir, et ils ont pratiqué à l'un des bouts une ouverture pour vider l'eau, comme au grand sarcophage en brèche Égyptienne d'Alexandrie: ainsi l'eau a séjourné long-temps dans l'intérieur. Aidée du temps et du frottement, elle a usé une partie de la sculpture, et il en est résulté que le dedans est beaucoup moins bien conservé que le dehors. Ce sarcophage est en granit noir: sa longueur est de 2<sup>m</sup>,748 [8<sup>ds</sup> 5<sup>po</sup>]; sa largeur postérieure, de 1<sup>m</sup>,38 [4<sup>ds</sup> 3<sup>po</sup>]; sa largeur antérieure, de 1<sup>m</sup>,178 [3<sup>ds</sup> 8<sup>po</sup>]; sa hauteur, de 1<sup>m</sup>,192 [3<sup>ds</sup> 8<sup>po</sup>  $\frac{1}{2}$ ]. On trouvera toutes les autres mesures soigneusement gravées dans les planches (3).

La presque totalité du monument est couverte de sculptures hiéroglyphiques, soit au dedans, soit au dehors; toutes, à l'exception de quelques cassures et de l'intérieur, sont parfaitement conservées, et l'on peut même distinguer presque tous les signes dans le fond du sarcophage. Une frise, composée d'étoiles Égyptiennes (c'est-à-dire, à cinq pointes aiguës), couronne les deux faces latérales extérieures et les quatre faces du dedans. Ainsi qu'il est d'ordinaire, les signes d'écriture sont tournés dans le sens du personnage qu'ils environnent: il y a donc à l'extérieur deux directions, l'une de gauche à droite (sur la face antérieure D (4) et sur la bande supérieure de la face C), l'autre de droite à gauche (sur la face postérieure B et sur la bande supérieure de la face A.). Quant au reste des faces C et A, les figures hiéroglyphiques marchent les unes vers les autres, comme les personnages de la procession: tournés, dans la première, vers une double image de l'œil symbolique sculpté très en grand; et, dans la seconde, vers une sorte de tableau formé de neuf bandes horizontales d'hiéroglyphes. Une disposition un peu différente et encore plus symétrique règne à l'intérieur. A partir du milieu de la face antérieure, les figures et les caractères se dirigent à droite et à gauche, et viennent se rencontrer au milieu de la face postérieure.

Les inscriptions se répètent en grande partie, autant qu'on peut en juger par

(1) Voyez la Description du Kaire, *É. M.* tome II, 2.<sup>e</sup> partie, page 731.

(2) J'y ai recueilli une suite d'empreintes en soufre et de dessins, qui ont permis de le graver complètement au

trait, et avec la dernière correction. Voyez l'explication des planches du volume V d'Antiquités.

(3) Voyez planches 24, 25, A. vol. V.

(4) Voyez planche 24, A. vol. V.

les caractères non effacés. Quant aux figures mêmes qui composent ces processions, sur les huit faces dont je viens de parler, elles sont au nombre de huit au dehors, et de vingt-une au dedans, compris l'*œil symbolique* porté sur un autel, et un triple serpent qui accompagne la croix à anse ; elles retracent les mêmes personnages qui se voient ordinairement sur les monumens funéraires. Au dehors, c'est l'initié ou le défunt qui, conduit par le prêtre masqué en chacal (c'est-à-dire, celui des funérailles), est d'abord admis en présence du symbole d'Osiris, ensuite paroît occupé à entendre ou à lire un texte sacré. Au dedans, ce sont dix-neuf figures de divinités, toutes portant le bâton augural et la croix à anse ; puis l'œil d'Osiris et le serpent dont je viens de parler : dix marchent dans un sens, et onze dans l'autre, portant la tête humaine, ou celles du belier, du chacal, de l'épervier, du bœuf et du lion.

Vingt de ces figures de divinités ont au-dessus de la tête une petite inscription de trois à quatre signes ou plus, servant à les distinguer d'une manière caractéristique ; la figure debout, qui est sculptée cinq fois à l'extérieur, est également surmontée de trois, quatre ou cinq signes hiéroglyphiques, lesquels indiquent peut-être l'état ou le degré des épreuves assignées à l'initié ou à l'âme du défunt : car les figures sont absolument identiques, à l'exception d'une qui est un peu plus ornée, ce qui annoncerait que le personnage est parvenu à un degré plus avancé : parmi les cinq caractères que celle-ci porte au-dessus de la tête, on remarque une croix †. Je distinguerai dans le nombre des vingt-neuf personnages du monument une figure de femme coiffée de l'image du scorpion, que j'avois déjà dessinée une fois dans le petit temple d'Isis à Karnak, symbole remarquable, sur lequel je n'essaierai pas cependant de risquer une hypothèse. Ce n'est pas le lieu d'établir des conjectures sur la signification de ces personnages, ni sur le sens de plusieurs symboles et signes d'écriture, dont plusieurs sont dignes d'attention à cause de leur rareté dans les inscriptions, tels que des formes de végétaux et d'autres fort curieuses : on les trouvera tous rassemblés dans le *Tableau méthodique des hiéroglyphes* (1). Il y a au reste dans ces textes beaucoup de répétitions symétriques, et par conséquent le sujet des inscriptions n'est pas aussi étendu qu'on pourroit le supposer au premier coup d'œil. Je viens à l'image bizarre qui est représentée au fond du monument : c'est une figure de femme sculptée, comme toutes les autres, en relief dans le creux, mais d'une beaucoup plus grande proportion. Les figures de face ne sont pas communes parmi les *bas-reliefs* Égyptiens ; nous en avons vu et dessiné une dans les hypogées de Thèbes (2). Il y a aussi un hiéroglyphe qui représente une tête d'homme de face ; mais on auroit de la peine à citer beaucoup d'autres sujets de face parmi les bas-reliefs vraiment antiques. Celui qui est sculpté de cette manière dans l'intérieur du sarcophage du Kaire, présente une autre singularité : c'est que les avant-bras manquent à la figure, ou plutôt, que chaque bras est remplacé en entier par une sorte de règle droite qui n'a pas forme humaine, et qui s'arrête

(1) Voyez *A. vol. V, planches 50, 51.*(2) Voyez *A. vol. II, planche 36, fig. 3.*

ou se cache sous les bandes d'hiéroglyphes (1). Ne sachant ou ne pouvant exprimer de face les seins de la figure, l'artiste a imaginé de les placer de profil, et il en a fait autant des pieds en les écartant à 180° l'un de l'autre, comme dans la position forcée qu'un maître de danse fait prendre à son élève. Quant aux autres contours, à défaut de correction, ils ne manquent pas de fermeté ni de pureté.

#### §. IV.

##### *Sarcophage trouvé sur les bords du Nil à Boulâq.*

CE monument est encore un de ceux qui avoient été transportés du Kaire à Alexandrie par les soins de la Commission des sciences et arts, et que les évènements ont mis au pouvoir de l'armée Anglaise, avec les vaisseaux mêmes sur lesquels on les avoit embarqués : il a été trouvé dans le Nil, à Boulâq, près de la rive droite du fleuve. Le petit nombre de ses ornemens, qui consistent en une seule bande horizontale d'hiéroglyphes, ne le distingue pas moins des autres sarcophages que sa forme, qui est exactement semblable, en dehors comme en dedans, à celle d'une momie. Le contour des épaules et même celui des jambes ont été imités par le sculpteur (2). La matière est un basalte noir verdâtre, à grain très-fin; le poli est de la plus grande finesse. Quant au travail des figures hiéroglyphiques, il est peut-être encore plus fini, plus parfait, que celui des petits obélisques décrits précédemment, et je crois difficile de trouver dans toute l'Égypte les figures du milan, du hibou, de la caille, de l'ibis, de l'épervier, de l'oie et du vautour, mieux taillées *en relief dans le creux* et travaillées avec plus de délicatesse que dans le *sarcophage de Boulâq*. Les têtes sur-tout présentent des détails d'étude et d'imitation bien sentis, qui font honneur à l'artiste, et qui supporteroient la comparaison avec la nature même (3). On peut en dire autant de deux petites têtes d'homme et de femme qui font partie de ces hiéroglyphes; c'est le style Égyptien dans toute sa pureté. La gravure de la planche qu'on vient de citer exprime assez bien le travail du ciseau et le relief des parties intérieures, quoique encore loin de la touche pleine de justesse qui brille dans l'original. En examinant avec soin le dessin des animaux chez les artistes de l'école Égyptienne, il est impossible de refuser d'admettre qu'ils étudioient attentivement la nature, et qu'ils savoient la rendre avec goût : ils s'abstenoient en effet de copier, comme les Chinois, des détails trop minutieux, et s'arrêtoient aux formes expressives et aux traits caractéristiques.

Nous avons levé des empreintes en soufre, en plâtre, en métal, de toutes les figures de ce sarcophage; elles ont servi de modèles aux dessinateurs et aux graveurs de l'ouvrage, et nous avons même, mon collègue M. Raffeneau-Delile et moi, fait exécuter une copie complète et de grandeur naturelle de ce monument, pour en faire hommage à la galerie d'architecture dépendant de l'école des beaux-arts de Paris. La longueur totale du monument est de 2<sup>m</sup>,22 [environ 6<sup>ds</sup>

(1) Je traite de ce sujet dans les Recherches sur les mesures Égyptiennes.

(2) Voyez *A. vol. V, planche 23.*

(3) Voy. les planches d'oiseaux, n.<sup>os</sup> 1, 3, 7, 10, 11 et 12.

10°]; la plus grande largeur aux épaules, de 0<sup>m</sup>,934 [2<sup>ds</sup> 10<sup>po</sup>]; celle des pieds, de 0<sup>m</sup>,69  $\frac{1}{2}$  [2<sup>ds</sup> 1<sup>po</sup>]; enfin la hauteur, de 0<sup>m</sup>,677 [2<sup>ds</sup> 1<sup>po</sup>].

Les formes des monumens de cette espèce sont très-diversifiées; et l'on ne doit pas en être surpris, puisqu'à sa mort toute personne opulente étoit déposée dans un de ces cénotaphes: ainsi la matière, la proportion et la richesse des sculptures devoient varier avec la fortune du défunt. Il n'y a pas deux sarcophages absolument semblables parmi ceux que nous avons trouvés dans les pyramides, dans les hypogées, dans les tombeaux des rois et dans les divers lieux où se trouvent des antiquités: c'est la forme du monument, ou la matière, ou la sculpture, ou le couvercle, qui diffère; au moins, dans ce genre de travail, l'art n'étoit pas tout-à-fait enchaîné par un type invariable (1).

## §. V.

*Colonnes, Inscriptions et Fragmens antiques.*

IL existe au Kaire, à l'est de la grande placè Ezbekyeh, dans l'ancien jardin du bey qu'on avoit converti en jardin Anglais au temps de l'expédition Française, un fût de colonne en *brèche universelle*, que je regarde comme un ouvrage de l'antiquité Égyptienne. On sait que les Égyptiens sont les seuls qui possèdent dans leurs carrières cette matière précieuse, et avec quel succès ils l'ont travaillée. C'est de cette brèche admirable, et non moins rebelle au ciseau, qu'ils ont fait le beau sarcophage porté ensuite à Alexandrie à une époque inconnue, et peut-être dès le temps d'Alexandre-le-Grand; ce qui a fait supposer gratuitement qu'on l'avoit taillé exprès pour servir de tombe au héros Macédonien. J'ai mesuré grossièrement le diamètre de la colonne dont il s'agit; je pense qu'il avoit environ 8 à 10 décimètres [2 pieds  $\frac{1}{2}$  à 3]. Je ne puis assurer qu'il fût orné de sculptures; mais la matière se reconnoissoit très-bien aux larges plaques de porphyre, de granit et de pétro-silex de toutes couleurs, qui forment la pâte de la brèche universelle, la surface étant parfaitement polie et travaillée.

En parcourant les belles citernes du Kaire, dont j'ai parlé au long dans la description de cette ville, comme en visitant plusieurs des principales mosquées et églises, j'ai vu une grande quantité de colonnes monolithes en granit rouge ou noir, que je regarde comme provenant évidemment des anciennes villes de l'Égypte inférieure; je ne dis pas de la Thébäide, car les ruines de la haute Égypte ne présentent que des colonnes en grès ou en pierre calcaire, formées de plusieurs pièces. On n'a pas encore exposé d'où vient cette différence entre les monumens de ce genre dans les deux parties du pays, et elle mériteroit d'être expliquée. En

(1) Niebuhr parle d'un sarcophage qui avoit été embarqué sur le Nil et déposé aussi à Boulâq, vingt ans avant son voyage, c'est-à-dire, vers 1742: ce n'est pas le même que celui que je viens de décrire. Il donne les dessins de ce monument dans les pl. 31 à 35 du Voyage. C'est le

même que celui que j'ai vu à Oxford, et dont j'ai rapporté les empreintes. Il ajoute, et je suis porté à le croire, qu'il existe des sarcophages dans les mosquées, servant aussi de réservoir.

effet, c'est dans la région supérieure que sont les carrières de granit, et dans cette même région abondent les monolithes en granit, les obélisques, les colosses, les cippes, les portes et les sarcophages. Ce n'est donc pas la difficulté du travail qui auroit arrêté les architectes. Au contraire, dans la basse Égypte si éloignée des carrières, on trouve un grand nombre de colonnes en granit, par exemple, au Kaire et aux environs, au temple d'Isis à Bahbeyt, dans les mosquées de Damiette et de Rosette, et sur-tout dans le port d'Alexandrie, où l'on en voit accumulée une quantité, pour ainsi dire, innombrable, formant aujourd'hui des cales, des jetées et des murs de quai, sans parler de la colonne gigantesque vulgairement dite de Pompée, monument unique sur le globe. Les Arabes ont employé ces colonnes, à Alexandrie et ailleurs, comme liens dans les murailles, ou ils les ont sciées en tronçons pour en faire des meules. Cette dernière observation concourra peut-être à expliquer la difficulté dont il s'agit. N'est-il pas possible que les habitans du Sa'yd aient enlevé les colonnes de granit des temples de la Thébaïde pour les débiter dans leurs moulins? Là, comme au Kaire et par-tout, j'ai vu les meules faites de cette matière dure et solide. Qui pouvoit mieux les fournir que des fûts monolithes déjà tout taillés circulairement dans le diamètre convenable à cet usage, et qu'il ne s'agissoit plus que de diviser par tronçons (1)! Dans les villes et villages de la basse Égypte, comme dans les autres, on voit aussi les moulins garnis de meules de la même espèce. Au reste, en émettant cette conjecture, je ne veux pas nier qu'à l'occasion de la fondation d'Alexandrie on ait taillé exprès un grand nombre de colonnes : le diamètre de celles qu'on trouve dans le port, beaucoup moindre que celui des colonnes en granit du temple de Bahbeyt, et sur-tout leur proportion plus élancée, attestent qu'elles ont été exécutées ou du moins retaillées pour servir à une destination nouvelle et au besoin d'une architecture étrangère au pays.

Aux portes du Kaire, on voit encore beaucoup de colonnes en granit, notamment auprès de la prise d'eau de l'aqueduc, où quinze à vingt colonnes de cette riche matière et d'une seule pièce ont été trouvées et décrites par une commission de l'Institut du Kaire (2); elles sont gigantesques sur le sol depuis un temps inconnu. Toutes sont renversées : les unes sont entières, il y en a quatre; d'autres rompues en deux ou trois parties, et au nombre de cinq; et sept autres sont brisées en plusieurs tronçons de divers diamètres. Leurs dimensions sont inégales; voici celles de plusieurs d'entre elles : la plus grande avoit une longueur totale de 8<sup>m</sup>,79 [ 27<sup>ds</sup> 0<sup>po</sup> 9<sup>l</sup> ], un diamètre de 1<sup>m</sup>,8 en bas [ 5<sup>ds</sup> 6<sup>po</sup>  $\frac{1}{2}$  ], et 1 mètre [ 3<sup>ds</sup> 1<sup>po</sup> ] en haut; une autre avoit 7<sup>m</sup>,20 [ 22<sup>ds</sup> 2<sup>po</sup> ] de long, 0<sup>m</sup>,86 [ 2<sup>ds</sup> 7<sup>po</sup> 8<sup>l</sup> ] de diamètre. Ces colonnes sont fuselées plus ou moins bien, la plupart d'un beau poli et d'un travail parfait; mais les détails d'un style barbare qui ont été ajoutés font voir qu'elles ont été retouchées par les Arabes. Il a été impossible de retrouver le plan général auquel se rattachent ces colonnes; on a conjecturé qu'elles avoient fait partie de l'enceinte d'une mosquée, éloignée de là d'environ

(1) On voit aussi quelques colonnes de granit dans les mosquées d'Esné, de Girgeh, de Syout, de Minyeh, &c.

(2) Voyez dans la *Décade Égyptienne*, tome I, page 98, le rapport de M. Denon, fait à l'Institut d'Égypte.

40 mètres [ 20 toises ] : ainsi l'on ne sauroit assigner l'époque ni la nature de l'édifice auquel ont appartenu en dernier lieu ces beaux monolithes, et encore moins du monument antique auquel on les avoit enlevés primitivement. Enfin l'on ignore s'ils ont été tirés de Memphis, d'Héliopolis ou d'ailleurs; mais il est probable qu'ils viennent de la basse Égypte.

Si l'on visitoit avec soin, dans l'intention de connoître tous les débris d'antiquité, les plus anciennes églises de l'enceinte appelée *Qasr el-Châma'*, particulièrement celles de Saint-Serge ou Sergius qui paroît être du temps des Romains (1), de Saint-George, de Saint-Macaire, et celles des couvens chrétiens également voisines de l'ancienne Babylone d'Égypte, je ne doute pas qu'on n'y rencontrât beaucoup d'objets dignes d'intérêt, soit de l'époque des anciens Égyptiens, soit de celles des Grecs et des Romains, tels que des colonnes antiques, des stèles, des cippes et des pierres chargées d'inscriptions. On doit sur-tout examiner les seuils des portes et les appuis des fenêtres : les architectes Arabes ont eu par-tout pour objet, en dépouillant les monumens antiques, d'y prendre des matériaux durables, qui leur épargnassent la peine de les aller chercher au loin, de les apporter et de les tailler à grands frais; et c'est bien plutôt par un calcul tout simple d'économie et pour la solidité de leurs propres ouvrages, que pour satisfaire une barbarie aveugle et pour le plaisir de détruire, qu'ils ont puisé des fragmens en granit, en basalte et autres pierres dures, dans les édifices des anciens. C'est ainsi qu'ils ont converti en chaux presque tout ce qu'il y avoit de marbre dans le pays (2). Mon but, en faisant cette réflexion, est moins de les absoudre du reproche de fanatisme, que d'expliquer pourquoi les grands monumens d'Égypte sont encore debout après tant de siècles, après tant de révolutions et de vicissitudes : c'est que la plupart étoient en grès, et que cette matière ne pouvoit fournir ni des colonnes, ni des supports convenables, ni un seul atome de chaux, et que les montagnes Arabique et Libyque, voisines par-tout des habitations, excepté dans la basse Égypte (3), procuroient sans peine des matériaux suffisans et d'une proportion commode pour le transport, tandis que celui des énormes pierres de grès qui forment les assises des monumens Égyptiens étoit au-dessus des forces et des connoissances des Égyptiens modernes.

En preuve de ce que j'ai avancé, savoir, qu'avec des recherches attentives faites dans l'intérieur des édifices du Kaire on trouveroit des objets précieux pour l'archéologie, je citerai deux monumens lapidaires. J'ai trouvé l'un près de *Birket el-Rotly* (4); l'autre a été découvert par mon collègue M. Caristie à l'extérieur d'une mosquée.

Le premier est une belle pierre prismatique, en basalte noir, portant l'inscription suivante, presque entièrement conservée et gravée en beaux caractères. La longueur de la pierre est d'environ 1<sup>m</sup>,14 [ 3<sup>ds</sup>  $\frac{1}{2}$  ]; le bout sur lequel est

(1) Voyez la Description de la ville du Kaire, *É. M. tom. II, 2.<sup>e</sup> partie* (S. I, p. 741, *Description des environs*).

(2) Je m'abstiens de faire ici aucun rapprochement sur la destruction des monumens antiques au sein même de l'Europe civilisée.

(3) Aussi les monumens du Delta sont-ils tous renversés, et même ont presque tous disparu du sol.

(4) Voyez *planche 26, É. M. vol. I, carreau B-9.*

tracée l'inscription a 0<sup>m</sup>,65 sur 0<sup>m</sup>,331. Cette pierre intéressante pour l'histoire des Ptolémées a été trouvée dans une maison de Mamlouk abandonnée.

ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΝ ΘΕΟΝ ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ  
ΘΕΩΝ ΕΠΙΦΑΝΩΝ ΑΠΟΛΛΟΔΩΡΟΣ ΑΙΤΟΥ  
ΤΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ΦΙΛΩΝ. ΣΤΑΤΗΣ ΚΑΙ  
ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ ΤΩΝ ΚΑΤΟΙΚΩΝ ΙΠΠΕΩΝ (1).

On peut traduire ainsi ces quatre lignes (en lisant dans la troisième ο ΕΠΙΣΤΑΤΗΣ, comme il n'y a nul doute) :

AU ROI PTOLÉMÉE, DIEU ÉVERGÈTE,  
FILS DES DIEUX ÉPIPHANES : APOLLODORE, FILS D'AÉTÈS,  
L'UN DES PREMIERS AMIS DU PRINCE, INTENDANT ET  
ÉCRIVAIN DE LA CAVALERIE INDIGÈNE.

Il est fâcheux que cette inscription ne fournisse point de date précise, et ne puisse éclaircir la question de la durée du règne d'Évergète II, à qui elle se rapporte. Elle n'en est pas moins précieuse pour l'expression ΤΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ΦΙΛΩΝ, qu'on ne connoissoit sur aucune inscription avant la découverte de ce monument.

La seconde pierre a un objet plus important : c'étoit une inscription trilingue; malheureusement elle est réduite à la moitié dans le sens de sa longueur, et presque entièrement effacée par suite de la place qu'elle occupoit : elle servoit en effet de pierre d'appui à une fenêtre extérieure de la mosquée d'Émyr-Khour ou de Nasryeh (2), où elle a essuyé un frottement continuel pendant un temps dont on ignore la durée. La pierre est d'un granit noir à grain très-fin (3), longue de 2 mètres [6<sup>ds</sup>] sur 0<sup>m</sup>,40 [15<sup>po</sup>] de large, arrondie au sommet comme certaines stèles; l'épaisseur est de 0<sup>m</sup>,3 [11 pouces] : une aile déployée occupe la partie supérieure. Si, par bonheur, le consul Maillet, du temps duquel, sans doute, la pierre occupoit déjà cette même place, l'eût découverte intacte et envoyée aussitôt en France, on auroit possédé dès cette époque un monument plus précieux que la *pierre de Rosette* même, et abordé avec plus d'avantage le problème des hiéroglyphes; car il est plus étendu que cette pierre, et divisé, comme celle-ci, en trois parties : l'écriture hiéroglyphique en haut, l'écriture vulgaire ou démotique au milieu, et l'écriture grecque en bas. Dans la pierre de Rosette, la première partie est réduite au tiers environ du texte entier. Le nombre des lignes n'est que de vingt-huit, et cette lacune a de beaucoup diminué les espérances qu'on avoit fondées sur un monument aussi précieux; le grec a cinquante-deux lignes seulement. Mais la pierre du Kaire avoit soixante-et-quinze lignes de grec, vingt-sept de démotique et vingt-six d'hiéroglyphes. On n'a guère aujourd'hui que les deux cinquièmes ou la moitié de cette dernière, et de plus elle ne laisse voir distinctement qu'un petit nombre de signes de chacune des trois écritures; elle

(1) Voyez planche 56, fig. 22, A. vol. V, ainsi que l'explication de la planche : le graveur a mis ΠΡΩΤΩΝ au lieu de ΠΡΩΤΩΝ, que portent et le monument et la copie.

(2) Voyez planche 26, É. M. vol. I, carréau S-13.

(3) J'ai noté dans mon journal que la matière étoit un basalte noir, et aussi que la longueur étoit de 1<sup>m</sup>,7 seulement [5<sup>ds</sup>]; mais la longueur, de 0<sup>m</sup>,67 [2<sup>ds</sup>].

est usée, et les caractères sont tellement altérés, qu'il est impossible d'en tirer aucun parti, moins encore que de la  *Pierre de Menouf*. A peine a-t-on pu déchiffrer dans le grec le nom d'un Ptolémée. C'est pour ce motif qu'on l'a laissée, lors de l'évacuation de l'Égypte, dans le palais de l'Institut, où elle avoit été déposée : cependant on auroit bien fait de la transporter en France, et de la conserver comme un débris précieux de l'antiquité; car les vestiges seuls des trois différens caractères étoient un fait important pour l'archéologie, pour l'histoire du pays et pour celle de son langage.

Après ces observations sur les restes antiques observés dans le Kaire, je passerai immédiatement à ceux qu'on voit dans la province de ce nom, en ajoutant seulement une remarque, c'est que les Arabes et les Juifs apportent sans cesse dans cette ville des antiques de toute espèce, momies, sarcophages, statuettes, amulettes, médailles, bronzes, toiles écrites et papyrus, &c., trouvés dans les ruines de la haute et de la basse Égypte : souvent ils sont assez adroits pour ajuster et même fabriquer des fragmens, de manière à tromper les voyageurs sans expérience ou qui ne sont pas sur leurs gardes. Je n'ai pas besoin d'avertir que ces hommes ne méritent guère de confiance quand ils indiquent en quel lieu, dans quelle position et avec quelles circonstances les antiques ont été découvertes, c'est-à-dire, leur gisement, chose sur laquelle il seroit si important d'être fixé et de posséder les détails les plus authentiques.

## SECTION II.

### ANTIQUITÉS DE LA PROVINCE DU KAIRE.

#### §. I.<sup>er</sup>

##### *Du Site et du Nom de la Province.*

AINSI que je l'ai annoncé dans les réflexions préliminaires, la géographie doit occuper ici une place plus étendue que les monumens antiques, puisqu'à l'exception d'Héliopolis, qui a fait l'objet d'un chapitre spécial, on ne rencontre dans la province aucun ancien ouvrage debout, ni aucun vestige important. Dans cet examen des lieux, je me dirigerai par le nord et l'ouest, et je reviendrai par la partie orientale; ce qui est la route que j'ai suivie dans mes opérations topographiques.

La province du Kaire, autrement dite de Qelyoub, correspond à peu près à l'ancienne préfecture Héliopolitaine (1) : l'une et l'autre sont limitées au sud par la vallée de l'Égarement; à l'ouest, par le Nil; au nord, par Athribis et le pays contigu; à l'est, par *Scenæ veteranorum* (aujourd'hui Chybyn el-Qanâter) et par le désert Arabique. Le chef-lieu a eu successivement pour site Héliopolis, Babylone, Fostât et le Kaire. Cependant, comme le Kaire est la capitale de l'Égypte entière, un autre endroit a été considéré comme le chef-lieu propre-

(1) Voyez la carte ancienne et comparée de la basse Égypte.

ment dit, et a même donné son nom à la province moderne; c'est la ville de Qelyoub, d'où vient le nom de *Qelyoubyeh* [قلبيويه]. Il est d'ailleurs assez remarquable que ce nom n'est que celui d'*Héliopolis*, corrompu comme tant d'autres par les Arabes, ou par le laps des temps. Il est vrai que la lettre initiale du premier de ces mots peut faire une difficulté; mais les Arabes ont cru pouvoir remplacer le son initial de Ἡλιόπολις par la lettre ق, d'autant plus que l'espèce d'hiatus que les habitans du Kaire et d'une grande partie de l'Égypte substituent dans la prononciation au son ق qâf, peut correspondre à l'esprit rude du mot Grec. Quant à la finale, elle ne présente aucune difficulté: tantôt les Arabes ont retranché *πολις* des noms Grecs des villes, tantôt *ολις*, tantôt *ις* seulement. A la vérité, le retranchement partiel du mot *πολις*, en conservant la première consonne seule, est assez bizarre et même barbare: mais on trouvera d'autres exemples de noms ainsi altérés par les Arabes dans la Géographie comparée de l'Égypte. On a donc fait d'*Héliopolis*, d'abord *Heliop-olis*, ensuite *Heliob* ou *Helioub*, en substituant le *b* au *p* que les Arabes n'ont point dans leur langue; enfin *Qelioub* ou *Qelyoub*. Mais comment ont-ils donné le nom d'une cité aussi importante qu'Héliopolis à une petite ville qui n'a jamais, depuis tant de siècles, pu prendre d'accroissement! Voici, selon moi, la solution de cette question. Quand les Arabes ont fait la conquête de la basse Égypte, Héliopolis étoit trop ruinée pour rester le chef-lieu de la province. Tout en fondant Fostât à l'issue de la vallée de l'Égarement, pour être plus à portée des nouvelles et des secours de l'Arabie, et en élevant de magnifiques édifices à la nouvelle religion (témoin la mosquée de son nom), A'mrou ni ses successeurs ne pouvoient donner pour centre à l'administration de cette préfecture un lieu aussi éloigné d'Atryb (l'une de ses limites). Qelyoub s'éleva donc à deux lieues vers l'ouest d'Héliopolis, c'est-à-dire, dans une position encore plus centrale et plus convenable que l'ancienne cité, et sur-tout plus éloignée des sables du désert. On y transporta sans doute d'Héliopolis des matériaux de construction, avec la population locale, et la nouvelle ville succéda à l'ancienne, quant au nom et au titre de chef-lieu: mais, pour s'accroître au même degré et prendre le même rang entre les villes d'Égypte, il n'eût pas fallu qu'il existât à peu de distance (quatre lieues seulement) une ville comme Fostât, remplacée elle-même, trois à quatre siècles après, par une ville encore plus grande. Au temps des anciens rois, Héliopolis avoit pu être une ville grande et peuplée, et fleurir en même temps que Memphis; mais les mêmes circonstances n'existoient plus. Sous les Arabes de l'Égypte, il n'y avoit pour la religion qu'un centre unique, placé à Fostât, et depuis au Kaire, tandis qu'Héliopolis n'étoit qu'un des trois grands collèges de l'antique Égypte. Il me paroît donc très-probable, sinon tout-à-fait certain, que l'accroissement de Fostât, et sur-tout celui du Kaire, empêchèrent Qelyoub de prendre un grand développement: le nom seulement resta à la province, et il lui appartient encore aujourd'hui.

## §. II.

*Canal dit de Trajan.*

DANS la Description de la ville du Kaire, je donne quelques détails historiques sur le canal qui, après avoir pris naissance dans le petit bras du Nil, en face de l'île de Roudah, traverse le Kaire, et va arroser la province de ce nom. Ici je ne dois mentionner qu'en passant la part que les Arabes ont prise à ce canal, et il n'est question que de l'état de choses qui les a précédés. Or, de l'aveu même des écrivains de cette nation, un canal sortoit du Nil au temps des empereurs Romains, non loin de Babylone; il portoit le nom de *Trajanus canalis*: il avoit été creusé par ordre d'Adrien, ainsi que l'affirme el-Maqryzy. Ainsi, quand les Arabes lui ont donné le nom de *canal du Prince des fidèles*, il existoit déjà; et tout ce qu'ils ont pu faire a été de le recreuser et de rectifier son cours en quelques points. Au reste, le même el-Maqryzy s'exprime ainsi: « Ce canal se » nommoit originairement *le canal de Mesr* (ou de *Fostât*). . . . Il fut aussi » désigné sous le nom de *canal du Prince des fidèles*, c'est-à-dire, d'O'mar ben » el-Khattâb, qui le fit recreuser (1). »

Sans doute Adrien lui-même ne fit pas une autre opération à l'égard du canal; l'un des rois Grecs l'avoit ouvert ou rendu navigable plusieurs siècles avant lui. « Il fut creusé *une seconde fois*, dit el-Maqryzy, par Adrien César, » roi de Rome (2). » Comme il baigne les ruines d'Héliopolis, je ne doute même pas qu'il n'existât dès la plus haute antiquité. Les fables débitées par les écrivains Arabes sont moins suspectes ici qu'ailleurs, puisqu'ils n'étoient pas intéressés à dépouiller O'mar de la gloire de l'entreprise. Maqryzy prétend que l'un des Pharaons d'Égypte, Thouthis, fit creuser *au pied de la montagne, dans la partie orientale de l'Égypte*, un canal par le moyen duquel les vaisseaux se rendoient dans la mer Rouge (3).

L'objet du canal dont il s'agit ici étoit uniquement de faire communiquer les eaux du Nil avec celles de la mer Rouge, en les portant jusqu'à la vallée de Saba'h byâr, l'ancienne terre de Gessen, où, d'un autre côté, les eaux du golfe pouvoient se rendre à l'aide d'une pente naturelle suffisante. Cette route étoit plus courte pour faire communiquer la mer Rouge avec un point des bords du Nil, comme Memphis, par exemple, que celle de la branche Pélusiaque, en entrant par le canal ouvrage de Nécros, fils de Psammétique. Quoi qu'il en soit, l'existence du *Trajanus canalis* est suffisamment attestée par le témoignage de Ptolémée le géographe. « Le *Trajanus amnis*, dit-il, coule à travers Héroopolis et Babylone. » Quant à la carte jointe à son texte, elle n'est pas ici moins défectueuse qu'à l'ordinaire; le canal y est dirigé droit à l'est de Babylone, c'est-à-dire, à travers la chaîne du Moqattam. Il seroit hors de propos d'entrer ici dans aucun détail sur le grand canal proprement dit, au sujet duquel, d'ailleurs,

(1) Traduction de M. Langlès (*Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, &c. t. VI, p. 334*).

(2) *Ibid.* page 336.

(3) *Ibid.* page 335.

M. Le Père est entré dans les plus grands développemens dans son grand Mémoire *sur le canal des deux mers*, c'est-à-dire, le canal qui arrose le Kaïre et sa province. Je négligerai donc ici les passages d'Hérodote, de Strabon, de Diodore de Sicile et de Pline, lesquels s'appliquent seulement au bras tiré du fleuve Pélusiaque, vers Bubaste, et non à la branche venant de Babylone.

Cette dernière branche avoit-elle, dans l'origine, sa prise d'eau dans le fleuve, au même point que le canal actuel, ou bien plus près de Babylone? C'est ce qu'il est impossible de décider. Quant à son embouchure ou point de concours avec les eaux de la mer Rouge, il est nécessairement déterminé par la position de la vallée de Saba'h byâr, et elle ne pouvoit pas être éloignée de l'issue du canal de Nécos, entre cette même vallée et le bras Pélusiaque. Son cours entier est de dix-huit lieues de développement, si l'on part d'A'bbâçeh.

Si le canal dit *de Trajan* a cessé, avec les autres canaux qui faisoient partie de ce grand ouvrage, de servir de communication entre l'Arabie et l'Égypte, il a continué cependant d'arroser la province et de porter des eaux à Belbeys, l'ancienne Phelbès; j'en ai suivi et relevé le cours jusqu'auprès d'el-Menâyr: sa largeur moyenne est de 6 mètres, et il est souvent beaucoup plus large. Voilà donc un des plus importans ouvrages de l'antiquité conservant de nos jours une partie de son utilité: il suffiroit pour signaler à la reconnoissance de l'Égypte moderne l'industrie des anciens habitans, ainsi que la prévoyance et la sagesse des princes qui ont régné sur eux.

### §. III.

#### *Du Village appelé Delta, correspondant à Beçous.*

SELON Strabon (1), la partie supérieure (ou la pointe) du triangle formé par les deux principaux bras du Nil (2) et la mer étoit nommée *Delta* comme le triangle entier, et il s'y trouvoit une bourgade portant aussi ce même nom: κώμη... καλείται Δέλτα. D'Anville n'a fait aucun usage de ce passage de Strabon, qui mérite cependant d'être mentionné et appliqué à l'étude actuelle des lieux. Je regarde le village de Beçous comme le reste de l'ancien bourg appelé *Delta*. En effet, il est à 3 schœnes de la partie sud de Memphis, distance que demandent Strabon entre le Delta et cette capitale; el-Edriçy, qui indique 3 parasanges dans le même intervalle; enfin Pline, qui assigne 15 milles aboutissant à la partie nord de Memphis. Deux autres distances que rapporte Strabon d'après Artémidore d'Éphèse, l'une de 28 schœnes à partir d'Alexandrie, l'autre de 25 schœnes à partir de Péluse, se rencontrent encore au même endroit, ou à fort peu près (3). Nul doute, comme j'ai eu l'occasion de le dire ailleurs, que ce point ne fût l'origine de la séparation du Nil en deux grandes branches, la Pélusiaque et la Canopique, quoique bien loin de l'origine actuelle du Delta. Le Ventre de la Vache, *Batn el-Baqarah*, comme on l'appelle aujourd'hui, est trois

(1) *Geograph.* lib. xvii, pag. 788.

(2) La Canopique et la Pélusiaque.

(3) Voyez l'Exposition du système métrique des anciens Égyptiens, *A. M.* tom. I, pag. 508 et 509.

fois aussi éloigné du Kaire que l'est Beçous. Ce village présente peu de vestiges apparens d'antiquité; il n'est remarquable que par le grand pont Arabe en pierre, qui en est très-voisin (1), et par la tête du canal Abou-Meneggeh, reste de l'ancienne branche Pélusiaque. Cette prise d'eau est seulement à cinq minutes de chemin de Beçous, vers le sud-est : c'étoit donc là l'origine du Delta depuis les temps les plus reculés, au moins depuis l'époque d'Hérodote, et encore sous Ptolémée le géographe (2). Je pense même, quoique cette bifurcation du Nil ne puisse plus à présent rester stationnaire, et qu'elle soit destinée à s'avancer encore vers le nord et l'ouest, puisque telle est la pente du fleuve, que, dans les temps antérieurs au voyage d'Hérodote, et depuis que le fleuve a pris un cours fixe dans la vallée, elle a toujours existé à peu près au point dont il s'agit, et non en un point situé beaucoup plus au sud. En effet, au midi de Babylone, le Moqattam maintenoit le Nil dans un lit unique, et au nord de Babylone, la bifurcation pouvoit avoir lieu tout au plus à la tête de l'île de Choubra, à une lieue au-dessus de Beçous (car je ne pense pas que l'on puisse regarder le canal de Trajan comme le reste du cours que suivoit la branche Pélusiaque à une époque très-reculée). Je dois faire mention ici d'un point qui est en correspondance avec celui de *Delta*, bien qu'extérieur à la province; c'est celui de *Cercasorum* ou *Cercesura*, où, selon Hérodote, le Nil se partageoit en deux branches (3). Ce lieu étoit en face du premier, sur la rive gauche; car Strabon dit que *Cercesura* étoit du côté de la Libye, près de l'observatoire d'Eudoxe (4). Nous savons qu'Eudoxe a observé à Héliopolis, peut-être l'a-t-il fait aussi en quelque endroit du voisinage; et dans tous les cas, la distance des lieux est peu considérable. Il seroit curieux de trouver dans l'étymologie de *Κερκέσωρον*, *Κερκέσουρα*, et *Cercesura*, selon Pomponius Mela, un sens analogue à la division du fleuve en plusieurs branches; mais je n'essaierai pas cette recherche, et je renverrai au Mémoire sur la géographie comparée, à l'article du nome Letopolites, dont *Cercasorum* faisoit partie : c'est là que j'exposerai d'autres considérations géographiques sur le Delta et sur ses différentes divisions.

## §. IV.

*Branche Pélusiaque, Branche Athribitique, et Canal de Felfel.*

COMME je traite en détail, dans le mémoire qui vient d'être cité, des différentes branches du Nil, je dois me borner ici à peu de mots. En parcourant la province de Qelyoub pour mes opérations topographiques, j'ai eu occasion de voir et d'étudier le cours d'un grand canal, parfois à sec, d'autres fois à grand courant, très-remarquable par son lit bien encaissé, son égalité, sa profondeur, enfin sa largeur, qui va à 40 mètres. Il se nomme *canal de Felfel*. Je ne l'avois vu mentionné dans aucune carte ou ouvrage de géographie. Il arrose par des dérivations les terres de Benhâ el-A'sel et la plaine d'Athribis. A el-Choumout, il

(1) Il sera décrit ailleurs : le pont de Beçous et les autres ponts du canal Abou-Meneggeh ont été réparés par le sultan Rokn el-Douniaou el-dyn Beybars, dans l'année 1259 de notre ère.

(2) Voyez note 2, page 14.

(3) *Hist. lib.* II, cap. XV et XCVII.

(4) *Geograph. lib.* XVII, pag. 806.

a 20 à 30 mètres de largeur et 2 à 3 de profondeur, et il porte un très-beau pont en briques, large de 8 mètres, qui ne paroît pas être de construction Arabe. Un grand bras s'en dérive à Koum el-Atroun et se rend à Myt-Kenân. Après avoir suivi ses bords pendant une huitaine de lieues, il me vint à la pensée que ce devoit être une des anciennes branches, peut-être la branche Pélusiaque, sur laquelle à cette époque on étoit encore incertain. Mais j'ai abandonné depuis cette idée, parce que le canal de Felfel prend sa source, du moins aujourd'hui, dans la branche de Damiette à Kafr el-Syâfé, c'est-à-dire, extrêmement loin de Beçous ou de la tête de l'ancien Delta, qui est l'origine nécessaire de la branche Pélusiaque : là il a 20 mètres de large et 3 de profondeur. C'est cette remarque même qui m'a conduit à examiner avec soin les nombreux canaux qui arrosent cette riche province, afin de démêler entre eux ce qui appartient à chacune des branches mentionnées par les auteurs.

Or, dans ce seul espace, couloient, en outre de l'*amnis Trajanus*, et selon les divers passages d'Hérodote, de Diodore, de Strabon, de Pline, de Pomponius Mela, le fleuve Pélusiaque ou Bubastique, le fleuve Athribitique, le fleuve Canopique, le fleuve Sébennytique, et même une partie du Busiritique. Voici le résultat des recherches auxquelles je me suis livré à ce sujet (1), résultat qui est en partie confirmé par celles de mes collègues, notamment de MM. du Bois-Aymé et Devilliers. La branche Pélusiaque de tous les auteurs sortoit du grand fleuve près de Beçous, comme on vient de le voir au paragraphe précédent : c'est le canal Abou-Meneggeh.

La branche Athribitique sortoit, non du Nil même, mais de la branche Pélusiaque, à une demi-lieue au sud de Qelyoub, se dirigeoit vers le nord, suivoit la même route que le grand canal de Felfel vers Atryb, et il continuoit ensuite en se confondant à Kafr Moueys avec la branche actuelle de Damiette, la Sébennytique d'Hérodote.

La branche Canopique commençoit au même point que la Pélusiaque, en se portant à l'ouest-nord-ouest; c'est aujourd'hui le grand Nil jusqu'au Ventre de la Vache, et ensuite la branche de Rosette.

Enfin la branche Sébennytique de Strabon, la même que la Thermutiaque de Ptolémée, sortoit de la Canopique au même point de *Batn el-Baqarah*, et continuoit par Chybyn el-Koum. Quant à la Sébennytique d'Hérodote, c'étoit la même que l'Athribitique de Ptolémée. A la vérité, il y a dans les canaux aujourd'hui existans et représentant, selon moi, cette dernière, une petite interruption vers Qaranfyl (2); mais c'est probablement une partie comblée par les dépôts du Nil et par la culture : la distribution des eaux ne permet guère, je pense, une autre explication. La portion du canal de Felfel qui avoisine sa prise d'eau dans la branche de Damiette à Kafr el-Syâfé, me paroît être un canal de communication qui s'est établi par la suite des temps, et il en est peut-être de même de la

(1) Voyez le Mémoire sur la géographie comparée, et la carte ancienne et comparée de la basse Égypte.

(2) Du canal principal sort une dérivation à Sendyoun. Entre Qahâ et Qaranfyl, on suppose une autre commu-

nication de moins d'une lieue, aujourd'hui oblitérée, allant rejoindre, vers Qarqachandé, le petit canal qui se jette dans le bras de Felfel à el-Ahmar.

portion de la branche de Damiette comprise entre la tête du canal de Melyg et celle du canal de Moueys. Cette dernière communication, ouverte par le poids des eaux à une époque où l'encombrement de la Sébennytique de Strabon les aura forcées de refluer vers l'est, a ainsi réuni cette branche avec la Sébennytique d'Hérodote. Je terminerai en faisant remarquer que cette dernière correspond non-seulement à l'Athribitique, mais encore à la Phatnique de Strabon jusqu'à Iséopolis, et que son embouchure est la même que celle du canal Achtoun-Gammaseh ou la bouche Pineptimi, l'une des deux fausses bouches du Nil, tandis que la Sébennytique de Strabon, après avoir arrosé Onuphis, Buto, Paralus, se jetoit dans la mer au même point que la bouche actuelle du lac Bourlos (1). Enfin une petite portion de la branche Busiritique de Ptolémée coule dans cette province : c'est le canal qui sort de l'Abou-Meneggeh (ou du Pélusiaque) à Chybyn el-Qanâter, se dirigeant vers le nord ; il rejoint la branche de Damiette à Mansourah.

## §. V.

*Restes antiques à Choubrä, Qelyoub, Ramleh, el-Choumout et Myt-Kenân.*

LA position de Choubrä el-Kheymé à l'ouest d'Héliopolis n'est pas assez éloignée des ruines pour qu'on s'étonne d'y trouver des morceaux antiques. J'y ai vu, ainsi qu'à Damanhour-Choubrä, des fragmens de colonnes de granit, et quelques tronçons de colonnes disposés en meules coniques (2). Qelyoub, située à environ deux lieues et demie des restes d'Héliopolis, renferme une grande quantité de débris. En succédant à Héliopolis, comme je crois qu'elle l'a fait, cette bourgade fut sans doute bâtie en grande partie avec les matériaux de la ville Égyptienne. J'y ai vu, dans les rues, des blocs et des fragmens de colonnes en granit, et, dans la cour d'une maison, le piédestal et partie du fût d'une colonne dont les moulures sont parfaitement sculptées, et de l'époque Romaine (3). La porte de la maison avoit pour seuil une pierre Égyptienne, ornée de figures et d'hieroglyphes bien conservés.

Qelyoub est une ville bâtie en pierres et en briques, de 2900 mètres [environ 1500 toises] de tour, située très-agréablement non loin de l'ancien canal Athribitique; celui-ci sort de l'Abou-Meneggeh, canal encore navigable, large de 40 pieds et profond de 4. Elle renferme cinq mosquées, dont une très-grande, une école, une assez belle place, des fabriques, des bazars et des marchés fréquentés par une grande affluence de peuple : cependant elle est bien moins peuplée que son étendue ne le comporte. Les environs de la ville sont embellis par des jardins, qu'ombragent des arbres magnifiques, orangers, citronniers, sycomores, et abreuvés par des citernes bien entretenues.

Quelques restes d'antiquité existent dans l'ouest de la province : par exemple, à Qarqachandé près de Tersé, et à Komboutin, où sont de très-anciennes

(1) Voyez la carte ancienne et comparée de la basse Égypte.

(2) Voyez *É. M. Arts et Métiers*, pl. 1, fig. 3, XII et XXVI.

(3) Voyez *A. vol. V*, pl. 27, fig. 15.

constructions en briques; vers le nord, à el-Choumout, fort village sur une des branches du canal de Felfel, où l'on voit un ancien pont en briques de trois arches, parfaitement bâti et non de construction Arabe (d'environ 16 mètres et demi sur 8); une grande digue aussi en briques, servant à élever le niveau des eaux; à Myt-Kenân, gros village à trois mosquées, sur la même dérivation du canal de Felfel, avec un grand pont en briques de quatre arches *en plein cintre*, pont d'une très-bonne et ancienne construction, qui a été réparé grossièrement par les Arabes et qui est long de 23 mètres, large de 6; plus loin, un autre pont semblable, de deux arches, et une digue ancienne et solidement construite en briques, qui sert de chaussée en même temps qu'elle retient les eaux de l'inondation. Tout ce travail et le ciment sont de la même sorte que ceux de la digue d'Athribis, et appartiennent à la même époque. L'arrangement des briques du pont, obliquement disposées, est digne de remarque. Enfin autour du lieu sont des citernes d'un travail antique. Tous ces ouvrages d'art me paroissent fixer la place d'un des principaux cours d'eau qui existoient dans l'antiquité. Ainsi le canal Athribitique, dérivé lui-même du Pélusiaque, donnoit naissance, autrefois comme aujourd'hui, à une branche navigable, dirigée vers l'est, et s'écoulant du côté de Tanis: c'est la branche Saïtique d'Hérodote, et Tanitique d'autres auteurs. On trouve d'ailleurs à Myt-Kenân des tronçons de colonnes de granit, des fragmens cannelés; un de ces tronçons porte une tête sculptée, un peu usée, qui paroît être celle d'un belier (1): une des colonnes avoit 2 mètres de diamètre. D'anciens murs en briques et leur ciment portent le cachet de la haute antiquité. Tout porte donc à croire qu'il y avoit là une ancienne position. En outre, à une lieue et demie au nord-est de Myt-Kenân, j'ai vu une longue butte de ruines, du même aspect que celles d'Atryb. Les Arabes rapportent qu'il y avoit là anciennement une ville.

#### §. VI.

##### *Scenæ veteranorum, Onion, Castra Judæorum.*

LES auteurs modernes ont placé *Scenæ veteranorum* en divers endroits, et l'on n'est point d'accord sur cette position: d'Anville supposoit ce lieu à el-Khanqah; il en est de même du P. Sicard: mais je ne crois pas que le voyageur qui aura examiné le village de *Chybyn el-Qanâter*, ou Chybyn des Ponts, et jeté ensuite un coup-d'œil sur l'Itinéraire d'Antonin (route d'Héliopolis à Péluse) puisse hésiter sur cette question. L'Itinéraire assigne une distance de XIII milles Romains entre *Scenæ veteranorum* et *Helio* ou Héliopolis: or on trouve exactement ces quatorze milles entre l'obélisque d'Héliopolis et le pont de Chybyn (2). En second lieu, ce pont en pierres de taille, ayant quatre arches en plein cintre (quoiqu'inégales), est l'ouvrage des Romains; on n'en peut douter, en le comparant aux ponts de

(1) J'ai cru voir d'abord autour de cette tête des rayons figurés; mais je conjecture que la pierre a été façonnée pour une meule de moulin, et que ce sont simplement des traits creusés pour faciliter la mouture.

(2) L'Itinéraire donne en cet endroit XIII milles, en

un autre XVIII, pour la distance d'*Helio* à *Scenæ veteranorum*. Le choix entre ces nombres n'est pas douteux, à cause de la position par rapport à Thoum; de plus, l'une des unités 1 a été changée évidemment en V, comme il est arrivé souvent.

la plaine des pyramides et de Beçous, et aux nombreux ponts Arabes de la province. Les fondations et les arches sont évidemment romaines ainsi que tout le travail, sauf les parties accessoires que les Arabes y ont ajoutées. Les piles sont garnies d'éperons saillans, en forme de prismes triangulaires; une partie du pont est en briques : le lecteur peut consulter à ce sujet les dessins gravés dans l'ouvrage (1). On a pratiqué une digue en briques, du même travail que le pont, et qui est aujourd'hui en ruine; elle servoit à retenir les eaux du canal Abou-Meneggeh du côté du midi. En troisième lieu, Chybyn renferme diverses constructions antiques qui démontrent l'existence d'une ancienne position.

Au reste, des ponts étoient indispensables en cet endroit pour traverser la branche Pélusiaque et se rendre à Phelbès, à *Vicus Judæorum*, à Thoum, &c. Pour un motif que j'ignore, un second pont a été construit sur le canal, non loin du premier.

Le village de Chybyn est encore un des plus considérables de la province; il est placé au point de concours de deux canaux et auprès d'un troisième. C'est là, selon moi, que la branche Busiritique de Ptolémée sortoit de la Pélusiaque. Quel étoit le nom antique de cette position! on l'ignore. Celui de *Scenæ veteranorum* est assez récent, puisqu'il indique une station militaire du Bas-Empire, les tentes ou le camp des vétérans. D'après la Notice de l'Empire, des cavaliers appelés *Thamudeni* y étoient en résidence (2).

A Tahoury, près de Chybyn, j'ai vu le piédestal et partie du fût d'une colonne en granit.

De *Scenæ veteranorum* à *Onion*, la distance étoit d'environ une lieue au sud-sud-est. On sait qu'il y a eu en cet endroit un temple fameux, que Ptolémée Philométor permit au pontife Onias d'élever : il fut fermé sous Vespasien. Ce nom d'*Onion* rappelle celui d'Héliopolis : *On* étoit le nom du soleil en Égypte, selon S. Cyrille; et la traduction Latine du mot *ἠλίου* dans la Géographie de Ptolémée est *Onii*, et même Héliopolis est appelée *ΩN* dans la version Copte de l'Exode et dans beaucoup de manuscrits Coptes (3). Ce nom ne peut donc être sans rapport avec Héliopolis. Je regarde le lieu comme étant le même que celui qui s'appelle aujourd'hui *Tell Yhoudyeh*, c'est-à-dire, la Colline des Juifs : c'est une butte ou massif de ruines très-étendues, qui paroît composée en entier de terres rapportées, et qui forme comme un pâté isolé de toutes parts au milieu d'une plaine : ce lieu seroit excellent pour un observatoire; aussi, de ce point, j'ai relevé un grand nombre d'angles et de positions. Je n'y ai pas aperçu de constructions en pierre, mais j'ai vu seulement des excavations et des fouilles très-considérables.

On a placé *Vicus Judæorum* à Tell-Yhoudyeh, et j'avois d'abord adopté cette

(1) Voyez *É. M.* vol. I, pl. 74, fig. 5.

Ce monument auroit pu être placé dans la partie des *Antiquités*, sans les détails modernes qui sont l'ouvrage des Arabes.

(2) *Sub dispositione viri spectabilis Comitum rei militaris per Ægyptum, ..... EQUITES SARACENI Thamudeni*

A. D.

*Scenis veteranorum.* (J. Pancirol. *Comment. in Not. dignit. utr. imp.* pag. 87.)

(3) Voyez d'Anville, *Mémoires sur l'Égypte*, page 114, et les *Mémoires hist. et géogr. sur l'Égypte*, par M. Et. Quatremère, tom. I, p. 420. Voyez aussi *l'Égypte sous les Pharaons*, par M. Champollion jeune, t. II, p. 41.

opinion ; mais je crois qu'il faut l'abandonner. Il me paroît qu'on s'est décidé par une simple analogie, par le seul rapport des noms : c'est ainsi qu'on a placé *Selæ* à Sâlehyeh, &c. ; mais on n'a pas fait attention qu'il existoit de ce côté trois positions appartenant aux Juifs, et pouvant donner lieu au même rapprochement : alors pourquoi placer l'une plutôt que l'autre à Tell-Yhoudyeh ! Ce sont *Onion*, *Castra Judæorum* et *Vicus Judæorum*. Il existe un lieu correspondant pour chacune d'elles ; et, quant à la dernière, les distances de l'itinéraire s'opposent absolument à ce qu'on lui assigne Tell-Yhoudyeh pour emplacement. *Vicus Judæorum* étoit à xxxvi milles de la Babylone d'Égypte, sur la route de Thou ou Thoum (même lieu que Pithom), aujourd'hui A'bbâçeh. C'est une condition à laquelle il faut satisfaire. Or il existe un lieu qui la remplit parfaitement, comme on le verra plus loin, qui est bien à xxxvi milles des ruines de Babylone, sur une ligne plus orientale, et cette ligne passe par el-Khanqah, lieu important sur la limite du désert, jadis plus peuplé et habité. C'est un point sur lequel je reviendrai dans le chapitre XXII des Antiquités.

*Onion* (1) étoit, selon Josèphe, distante de 180 stades de Memphis ; je soupçonne qu'on a écrit *cent* pour *deux cents*, et qu'il faut lire  $\sigma'\pi$  au lieu de  $\rho'\pi$  : la mesure de 280 stades tombe en effet juste sur Tell-Yhoudyeh, à partir de la partie sud de Memphis. C'est entre la branche Pélusiaque et le *Trajanus canalis* (qui, je crois, remonte à une haute antiquité), et par conséquent dans une position isolée et facile à défendre, enfin sur les ruines d'un ancien temple de la déesse Bubaste (s'il faut en croire Josèphe), que le temple Juif fut élevé, ainsi que les habitations contiguës. Le monument avoit, dit-on, 80 coudées d'élévation.

La position de  $\text{Ἡλίου}$  [*Onii*] est essentiellement différente de  $\text{Ἡλιόπολις}$ , et Ptolémée a été critiqué à tort par d'Anville et d'autres savans. Il donne la même longitude à ces deux villes : c'est ce qu'on reconnoîtra sur la carte comme exact (2). A la vérité, il suppose 20' de différence en latitude, et la différence est moindre dans les cartes modernes. Au reste, pourquoi s'étonner de voir dans le même nome deux lieux différens,  $\text{Ἡλίου}$  et  $\text{Ἡλιόπολις}$ , puisqu'on retrouve dans la province, outre les ruines de  $\text{Ὠν}$  [Héliopolis], celles de *Onion*, *Helii*, indiquées par Josèphe, aussi bien que par Ptolémée !

A l'égard de l'autre position des Juifs, dite *Castra Judæorum*, citée dans la Notice de l'Empire, je lui assigne pour place un lieu couvert de ruines, qui est peu éloigné de Tell-Yhoudyeh vers l'est, mais sur la rive droite de l'*amnis Trajanus*.

## §. VII.

### *Noub, Abousyr, el-Khousous, Auleu.*

LE Qelyoubyeh, ou la province de Qelyoub, renferme encore plusieurs autres lieux qui ont succédé, selon moi, à des positions antiques, mais où l'on observe peu de ruines antiques. Les villages de *Noub* et de *Tahâ-Noub* sont dans ce cas ;

(1) Voyez la Description des antiquités de l'isthme de Soueys, par M. Devilliers, ch. XXIV, A. D. tom. II.

(2) Voyez la carte ancienne et comparée de la basse Égypte.

ils rappellent par leur nom celui de plusieurs lieux de l'ancienne géographie de l'Égypte, tels que *Ch-nub-is* et *Ca-nob-us*, terre d'or, selon Aristide le sophiste (1) (de *Kahi-nnoub*,  $\kappa\alpha\chi\eta\ \nu\upsilon\beta\iota\varsigma$ ) : de là peut-être *A-nub-is*. Je pense qu'on rencontrera quelques anciens vestiges en ces deux endroits, placés sur la branche Pélu-siaque, et que je n'ai guère fait que traverser. Selon un savant orientaliste,  $\tau\omicron\upsilon\chi\delta\omicron\ \nu\upsilon\beta\iota\varsigma$  signifie en copte le lieu de l'or (2). J'ignore si ce mot de  $\tau\omicron\upsilon\chi\delta\omicron$  doit se traduire par *le lieu*, mais on ne peut nier la conformité du nom de la position Copte avec le nom actuel.

C'est sans doute encore une ancienne position qu'Abousyr, village aujourd'hui dans le désert, auprès de Birket el-Hâggy, ou du lac des Pèlerins. Ce nom, on le sait, a été imposé par les Arabes à des lieux appelés jadis soit *Taposir-is*, soit *Busir-is*, comme près d'Alexandrie, de Semennoud, de Memphis, et aussi en divers endroits de la haute Égypte. On ne peut nier que les Grecs eux-mêmes n'aient altéré les noms antiques, ainsi qu'ont fait à leur tour les Arabes des noms Grecs (3); ceux-ci n'auroient-ils pas retranché arbitrairement la première syllabe du nom du lieu, qui est *Taposiri* en copte, et fait de là *Busiris*? Dans un autre cas, ils auroient conservé le nom tout entier, comme dans *Ta-posir-is*. Les Arabes, à leur tour, n'ont-ils pas du premier de ces mots, *Busir-is*, fait *A-bousir*, non pas pour compléter le nom un peu davantage, mais pour placer devant *B-ousir* l'élif initial par pure euphonie, comme ils ont fait dans *E-sné*, *A-souân*, *A-khmym*, *A syout*, *A-sfoun*, &c., ou peut-être pour introduire ici bizarrement le mot *abou* de leur langue, suivant une pratique qui leur est familière! Quoi qu'il en soit, le nom d'Osiris figure constamment dans tous ces mots, et le nom antique y subsiste avec le retranchement soit d'une lettre par les Arabes, *A-bousir*; soit de deux lettres par les Grecs, *B-ouσίρ-is*, et par les Arabes, *B-ousyr* (4).

El-Khousous est un fort village où j'ai aperçu beaucoup de fragmens antiques en granit et en grès. Je les ai crus d'abord apportés des ruines d'Héliopolis, l'obélisque en étant éloigné d'une lieue; mais, en y réfléchissant, j'ai renoncé à cette opinion. Les morceaux antiques d'el-Khousous n'ont pas été transportés d'ailleurs, et ce lieu me paroît être sur le site même des ruines d'Héliopolis : ce point étoit la limite septentrionale de la ville. En effet, depuis l'aiguille jusque là, on rencontre des débris de tout genre, et le terrain est souvent plus élevé que la plaine, et il y auroit continuité de sol d'un bout à l'autre, comme dans le sens de l'est à l'ouest, depuis l'aiguille jusqu'au *Trajanus canalis*, si la terre n'avoit pas été couverte de limon, et si la charrue n'avoit pas nivelé plusieurs parties. Il ne faut pas borner Héliopolis à l'enceinte de chaussées ou de remparts située à la partie méridionale, au milieu de laquelle se trouvoit le temple, et où subsiste encore l'obélisque, ni la circonscrire dans l'enceinte polygonale qui est plus loin, puisque, dans l'espace d'une lieue au-delà, tant au nord qu'à l'ouest, il y a

(1) *Orat. Egypt.* t. III, p. 698, ed. S. Jebb. Voyez Jablonski, pag. 3 et 141, et le Dictionnaire de Lacroze.

(2) Voyez *l'Égypte sous les Pharaons*, par M. Champollion, t. II, page 43.

(3) Voyez ci-après, dans le chap. XXII, un exemple

encore plus bizarre de l'altération des noms par les Arabes.

(4) *Voy. Description de Memphis* (ci-dessus, ch. XVIII, p. 26), où plusieurs réflexions sur cette même question sont présentées avec de légères différences. Voyez aussi ci-après, ch. XXII, sect. 1.<sup>re</sup>, §. II.

des ruines, des décombres et des débris de toute espèce. A el-Khousous, en particulier, j'ai vu des fragmens de statues colossales et des chapiteaux d'un beau travail, qui n'ont pu être transportés. L'un de ces chapiteaux est de fort belle brèche siliceuse (1); sa matière est le beau grès Memnonien, matière dure, que les sculpteurs ont trouvée peu loin de là, à *Gebel el-Ahmar*, la Montagne Rouge (2). Il est à côtes au nombre de huit, et rappelle ceux de Louqsor et de plusieurs autres villes. J'ai trouvé ce beau morceau auprès d'une salle de bain (3). Au même lieu, j'ai vu une tête colossale, qui devoit avoir 8 décimètres : en proportion la figure entière avoit environ 6 mètres. Du côté du couchant, je crois que la ville s'étendoit jusqu'à Moutsourad ou Mytsarad, et peut-être à Behtym; enfin, à l'est, du côté du désert, il y a des ruines de peu d'importance. La plaine est sablonneuse et très-peu élevée au-dessus du sol cultivable. On peut conclure qu'Héliopolis avoit du nord au sud environ 5000 mètres, et de l'est à l'ouest au moins 3000, espace qui supposeroit une population de 200 000 habitans, en admettant les deux tiers de celle de Paris. Si l'on faisoit des fouilles dans cet espace, travail digne d'un gouvernement éclairé, on trouveroit, je n'en doute point, des restes précieux d'une ville qui fut la troisième de l'Égypte ancienne en grandeur et en célébrité (4).

La Table Théodosienne renferme une position qui m'a long-temps embarrassé, c'est celle d'*Auleu*, nom qu'on chercheroit vainement ailleurs. Elle a échappé à d'Anville; je crois avoir reconnu que ce n'est qu'un seul et même lieu avec Héliopolis. Il me paroît certain que c'est un nom corrompu venant du mot *Heliu* de l'Itinéraire. Il est vrai que, dans la Table, *Auleu* est à la gauche de la branche Canopique, mais c'est par suite du système de construction de cette partie de la carte. *Auleu*, comme *Heliu*, étoit à xxiv milles de Memphis; *Babylone* étoit au milieu, entre ces deux stations. Ce qui paroît d'ailleurs une confirmation décisive, c'est que d'*Auleu* à *Nicii* il faut xxxvi milles, suivant la Table Théodosienne, et c'est ce qu'on trouve exactement entre Héliopolis et Menouf, lieu reconnu pour être le même que *Nicii*, ou le chef-lieu du nome Prosopites (5).

(1) Le grès dur n'a pas été travaillé en chapiteaux ou en colonnes dans la haute Égypte. Les premiers sont toujours en grès tendre ou en pierre calcaire; on doit penser que le fût de celui d'el-Khousous étoit aussi en grès-poudingue.

(2) Voyez la Description des environs du Kaire, §. IV.

(3) Voyez planche 27, A. vol. V, fig. 2.

(4) Je dois renvoyer ici au chapitre XXI, *Ant. Descr.*, consacré spécialement à la description d'Héliopolis, comme je l'ai déjà fait au commencement de celui-ci.

(5) C'est ici une nouvelle application de la règle que j'ai eu plusieurs fois l'occasion de signaler; savoir, que les distances des itinéraires, et même celles des anciens auteurs, sont exactes si on les prend en ligne droite, et ne sont exactes qu'en ligne droite; d'où j'ai conclu que toutes ces distances avoient été relevées d'après une échelle sur une ancienne carte Égyptienne, mais non prises sur les contours d'un chemin fréquenté réellement, et ensuite converties en mesures Grecques et Romaines. Voyez les volumes d'*Antiquités-Mémoires* et d'*Antiquités-Descriptions*.





# DESCRIPTION D'HÉLIOPOLIS,

PAR MM. LANCRET \* ET DU BOIS-AYMÉ,

INGÉNIEURS DES PONTS ET CHAUSSÉES, MEMBRES DE LA COMMISSION  
DES SCIENCES ET DES ARTS D'ÉGYPTE.

---

## CHAPITRE XXI.

---

### DE LA ROUTE DU KAIRE A HÉLIOPOLIS.

Nous habitons le Kaire depuis quelques mois, impatiens d'en parcourir les environs, lorsqu'une occasion se présenta de visiter avec sécurité les ruines d'Héliopolis; nous nous empressâmes d'en profiter, ainsi que plusieurs autres membres de la Commission des sciences et des arts d'Égypte, parmi lesquels nous nous plaisions à citer MM. Devilliers et Jollois (1).

Nous sortîmes du Kaire par une porte voisine de la citadelle, et nous nous trouvâmes bientôt dans un immense cimetière, qui, par la richesse et l'élégante architecture de ses tombeaux, le nombre de ses mosquées et de ses dômes, ressembloit à une ville, mais à une de ces villes décrites dans les contes Arabes, dont la population entière est plongée dans un sommeil de plusieurs siècles: ici seulement l'enchantement étoit plus réel, le silence plus effrayant, le réveil moins certain.

L'espace qu'occupe cette ville des morts, est resserré, d'un côté, par la chaîne blanche et aride du mont Mokatam, et, de l'autre, par une suite de collines grisâtres formées de l'amoncellement des décombres du Kaire. Le petit nombre de plantes qu'un sentiment tendre et religieux fait cultiver près de plusieurs tombeaux, sont les

\* M. Lancret est mort avant que ce mémoire, que nous voulions écrire ensemble, ait pu être commencé: mais, un extrait de son journal de voyage, et ses dessins sur-tout, m'ayant été très-utiles pour la description des ruines d'Héliopolis, j'ai pensé qu'il m'étoit permis d'associer mon nom à celui d'un homme que j'aimois, et dont personne n'a senti la perte plus vivement que moi. Tous ceux qui l'ont connu, savent qu'à de grands talens il joignoit les vertus sociales les plus douces, les sentimens les plus nobles. DU BOIS-AYMÉ.

(1) Liés dès notre enfance, sortant tous quatre des mêmes écoles, le goût de l'étude, peut-être aussi un peu

de cet esprit chevaleresque, de cette curiosité inquiète si naturelle à l'homme dans sa jeunesse et sa force, nous firent embrasser avec ardeur l'occasion de parcourir des contrées lointaines. Nous ignorions où Bonaparte alloit porter ses pas; mais que nous importoit! Ce guerrier célèbre inspiroit alors un noble enthousiasme, une aveugle confiance; des savans distingués, Monge, Berthollet, Caffarelli, Dolomieu, l'accompagnoient, et vouloient bien nous associer à leurs travaux: pouvions-nous hésiter un instant! Arrivés en Égypte, peines, dangers, plaisirs, notre amitié mit tout en commun, et nous eûmes le bonheur de revoir ensemble notre patrie après quatre années d'absence.

seules que présentent les sables brûlans de la vallée. La solitude de ces lieux n'est troublée que par quelques femmes qui viennent y prier sur les restes de ceux qu'elles ont aimés, qu'elles aiment encore : à leurs longs voiles, à leurs gémissemens, on les prendroit de loin pour des spectres enveloppés du linceul des morts. Enfin le bruit sourd qui s'élève du côté de la ville populeuse du Kaïre, les crieurs publics qui, du haut des minarets, annoncent les heures de la prière, et dont la voix, transportée par les vents, semble dire, au milieu de toutes ces pierres sépulcrales, que le temps qui s'écoule va y presser les rangs, tout concourt à plonger l'âme dans un sombre et profond recueillement.

Nous passâmes près d'une femme que nous reconnûmes pour une mère, à la forme du tombeau qu'elle arrosoit de ses larmes. Sa profonde douleur auroit pu seule nous l'apprendre : mais nous ignorions alors cette peine déchirante que fait éprouver la perte d'un enfant chéri; nous ne savions pas qu'aucun mal ne fait autant souffrir.

Absorbés par les réflexions mélancoliques que ces lieux nous inspiroient, nous les traversâmes dans un morne silence. Les vifs chagrins, les fortes émotions de la tristesse, se concentrent dans le cœur de l'homme; ils sont déjà diminués, lorsqu'il peut en parler. Nos pensées étoient pour les amis que nous avions perdus en Égypte, pour les parens que nous avions quittés et que nous ne reverrions peut-être plus, et enfin pour notre patrie elle-même, objet continuel de nos plus chers entretiens (1).

Nous nous dirigeâmes vers une grande mosquée nommée *Qoubbet el-A'dlyeh*, fondée par un guerrier célèbre dans l'histoire des croisades, par ce frère du fameux Saladin [Salah-ed-dyn], ce Mâlek el-A'del qui enleva Joppé sur les Francs, régna à Jérusalem et au Kaïre, et qu'un accord politique entre les Croisés et les Musulmans fut au moment d'unir à la sœur de Richard Cœur-de-lion.

Au-delà de ce point, le désert se développa devant nous. Nous suivîmes la route de Belbeys, formée de petits sentiers que les caravanes ont tracés sur le sable (2). Le terrain cultivé la borde à gauche; une plaine aride s'étend à sa droite et va se terminer vers le Gebel el-Ahmar, montagne siliceuse, dont la masse rouge tranche fortement au milieu des rochers calcaires qui l'entourent.

Quelques endroits du désert, voisins de notre route, nous présentèrent des traces de culture qui nous apprirent que le Nil, dans ses grandes crues, s'élevoit quelquefois assez pour arroser ces terrains sablonneux. On y trouve des cailloux d'Égypte, des morceaux de bois pétrifiés, et des fragmens de poudingue et de grès siliceux.

(1) La destruction de notre flotte à Abouqyr, une guerre interminable avec une nation maîtresse de la mer, la nécessité de ne pas laisser affaiblir une armée qui ne pouvoit recevoir aucun secours, tout sembloit nous fixer pour la vie en Égypte: éloignés de notre pays, sans espoir de le revoir, nous apprîmes combien nous l'aimions. Nous vivions dans l'aisance, nous jouissions de mille choses faites pour embellir l'existence : mais, n'eussions-nous laissé en France personne qui nous fût cher,

tous les Français eussent-ils quitté pour les bords du Nil ceux de la Seine, de la Loire et du Rhône, le sol de la patrie nous eût manqué encore.

(2) Tantôt le sol du désert est ferme; c'est le rocher à nu, ou un gravier légèrement agglutiné et attaché au terrain comme s'il eût été battu; les sentiers qui y sont tracés n'éprouvent aucune altération sensible: tantôt le sable est mobile, et alors les vents le bouleversent et y effacent toute espèce de traces.

Nous laissâmes à droite la route de Belbeys, pour nous diriger sur le village de Mataryeh, où nous arrivâmes bientôt. Son aspect diffère de celui de la plupart des villages de l'Égypte : ceux-ci sont construits ordinairement en briques ou en terre, tandis que les maisons de Mataryeh, les murs de ses jardins, sont en grande partie bâtis en pierres calcaires, sur plusieurs desquelles on remarque des hiéroglyphes bien sculptés.

Mataryeh est le seul endroit de l'Égypte où l'on ait cultivé le baume (*Amyris opobalsamum*, Linn.), arbuste qui a quelque ressemblance avec le lentisque : le suc résineux qui en découle, fut long-temps l'objet d'un grand commerce pour ce village ; mais, depuis environ deux siècles, il n'existe plus un seul baumier dans tout son territoire.

Plusieurs voyageurs ont assuré que l'on trouvoit à Mataryeh une source d'eau courante, la seule qui fût en Égypte. Nous l'avons cherchée en vain, et nous ajouterons que des Chrétiens du Kaire que nous avons questionnés par la suite, nous ont dit que l'objet de leur vénération à Mataryeh étoit un puits qui, comme tous les autres, recevoit les eaux du Nil par infiltration ; mais qu'elles y devenoient meilleures, parce que la Sainte-Vierge y avoit lavé son fils ; qu'après étoit un gros sycomore qui avoit servi d'abri à la Sainte-Famille, et qu'un grand nombre de miracles s'opéroient en faveur des Chrétiens qui venoient en pèlerinage boire des eaux du puits et toucher le saint arbre. Les Musulmans ont aussi du respect pour ce lieu, parce qu'ils croient, avec les Chrétiens, que Jésus s'y arrêta, et qu'ils le regardent comme un des prophètes du vrai Dieu.

Quelques paysans de Mataryeh, avec lesquels nous causâmes, surent fort bien nous dire, en nous montrant de loin l'obélisque d'Héliopolis, que ce monument étoit du temps des Pharaons : ce titre des anciens souverains de l'Égypte est encore connu de tous les *felâh*.

A un quart de lieue environ au nord de Mataryeh, nous trouvâmes les ruines d'Héliopolis.

## DE LA VILLE D'HÉLIOPOLIS.

LES ruines d'Héliopolis sont situées sur la limite du désert, à neuf kilomètres au nord-nord-est du Kaire et à six kilomètres de la rive droite du Nil.

L'enceinte de la ville est très-reconnoissable ; construite en briques crues d'un grand volume, elle a encore en certains endroits dix-huit à vingt mètres d'épaisseur (1) sur quatre à cinq d'élévation : son développement est d'à-peu-près un demi-myriamètre [une forte lieue], et l'espace qu'elle renferme a environ quatorze cents mètres de long sur mille mètres de large (2). Si quelques voyageurs l'ont prisé pour les retranchemens d'un camp Turc, c'est que probablement ils n'avoient

(1) M. Monge, ayant trouvé jusque sur les parties les plus élevées de cette enceinte un grand nombre de fragmens calcaires, pense que toute l'enceinte étoit revêtue autrefois en pierres de taille, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et qu'elle devoit avoir alors vingt-six mètres

environ d'épaisseur ; il a reconnu que les briques crues employées dans sa construction avoient été enduites d'un mortier ou coulis de terre délayée.

(2) Voyez le plan.

point, comme nous, visité en Égypte l'emplacement d'un grand nombre de villes anciennes; sans cela, ils auroient remarqué que toutes présentent des digues du genre de celles d'Héliopolis, construites de même en grosses briques, dont les dimensions, inusitées aujourd'hui, ne se retrouvent dans aucun ouvrage Turc ou Arabe (1). Il nous semble au surplus que, lors même que l'on ignorerait cette particularité, on pourroit encore assurer que si Selym, dans la conquête rapide qu'il fit de l'Égypte, a campé sur les ruines d'Héliopolis, il a dû se borner à profiter des moyens de défense qu'elles lui offroient, ou tout au plus y ajouter quelques retranchemens de campagne; car, outre l'impossibilité d'élever en si peu de temps les massifs énormes de briques dont nous avons parlé, ce travail étoit encore inutile contre un ennemi qui fuyoit (2).

Le Nil, dans ses débordemens périodiques, forme, en avant d'Héliopolis, des mares assez étendues qui conservent de l'eau plusieurs mois après que le fleuve est rentré dans son lit.

On trouve, dans l'intérieur de l'enceinte, des amas de décombres recouverts de fragmens de poterie : ces buttes dessinent une espèce de place elliptique qui renferme l'obélisque. Un canal, en y conduisant chaque année les eaux du Nil, a rendu à la culture une partie de l'ancien sol d'Héliopolis; la tige fragile du blé y remplace les obélisques, les colonnes, qui fouloient la terre de leur poids; et la tente passagère du Bédouin vient s'élever quelques instans où furent jadis d'immenses et somptueux palais.

On ne retrouve aucune trace de l'emplacement des anciens édifices, mais seulement quelques fragmens des matériaux qui furent employés dans leur construction. La plupart sont en pierre calcaire commune, en marbre, en granit; plus souvent encore en brèche et grès siliceux dont les carrières existent près de là, dans le *Gebel el-Ahmar*, ou Montagne rouge. Des scories calcaires et des restes de fours annoncent que l'on a exploité les ruines d'Héliopolis, pour en extraire de la chaux. Que de chefs-d'œuvre auront péri ainsi, et périssent encore tous les jours! Nous nous sommes souvent récriés contre cette barbarie des *fellâh* : mais nous n'osons presque plus en parler, depuis que dans la moderne Italie, si fière de ses monumens et de ses ruines, et sous le gouvernement des Français si enthousiastes des beaux-arts, nous avons vu les grottes de *Tarquinius* être transformées en fours à chaux, et des bas-reliefs, des peintures, qui sembloient avoir traversé les siècles pour venir nous dévoiler quelques usages de la religion mystérieuse des Étrusques, disparaître en un instant.

Plusieurs voyageurs ont annoncé avoir vu à Héliopolis la statue mutilée d'un sphinx; nous n'avons trouvé qu'un gros bloc de pierre siliceuse rougeâtre, de forme arrondie, sur lequel on distingue quelques hiéroglyphes. Quelques membres de la Commission d'Égypte pensent, il est vrai, que ce bloc a appartenu à un sphinx; ils ont cru y reconnoître la forme de la croupe et le mouvement du

(1) Diodore de Sicile parle des buttes artificielles que Sésostris fit élever pour mettre les habitans de l'Égypte à Fabri de l'inondation du Nil.

(2) Le campement de Selym sur les ruines d'Héliopolis n'est d'ailleurs fondé, du moins à ce que nous croyons, que sur une tradition populaire.

cou : mais les hiéroglyphes qui se trouvent sur la partie qui formeroit la croupe, laissent quelques doutes à cet égard, puisque, parmi le grand nombre de sphinx que nous avons vus dans la haute Égypte, il n'en est aucun qui présente rien de semblable (1). Auprès de ce morceau, il y en a un autre également en brèche siliceuse, et un cube en granit d'environ un mètre. Tous ces débris d'antiquité sont à l'ouest de l'obélisque, vers une des ouvertures de l'enceinte.

On retrouve dans les villages voisins plusieurs fragmens antiques, qui y ont été évidemment transportés d'Héliopolis. M. Jomard a vu, au village d'el-Khousous, un chapiteau Égyptien en brèche siliceuse, pierre fort belle et fort difficile à travailler; nous n'avons rien rencontré de semblable dans la haute Égypte : les chapiteaux y sont tous en grès tendre ou en pierre calcaire; et cela nous confirme dans l'opinion où nous sommes, que les villes de la basse Égypte présentoient une plus grande magnificence, et sur-tout un plus grand luxe dans la qualité des matériaux employés dans leur construction, que les villes de la Thébaidé.

Le seul monument qui existe en entier à sa place primitive, est l'obélisque dont nous avons parlé. Il ne diffère point de ceux de la haute Égypte (2); comme eux, il est d'un seul morceau de granit rouge : sa hauteur est de vingt mètres vingt-sept centimètres; ses faces ont un mètre quatre-vingt-quatre centimètres de largeur à la base, et un mètre dix-sept centimètres à l'extrémité supérieure.

Le Nil, par les dépôts du limon qu'il charrie, a élevé le sol d'environ deux mètres; l'obélisque est enterré d'un mètre soixante-dix-huit centimètres, et il repose sur un socle de grès placé sur un terrain déjà exhaussé par des décombres. C'est un nouveau fait à opposer à ceux qui nient l'élévation progressive de la vallée du Nil.

On aperçoit sur l'obélisque, à un mètre cinquante-cinq centimètres du sol, ou à trois mètres trente-trois centimètres de la base de grès, une trace qui indique la plus grande hauteur des eaux de l'inondation.

Trois des faces de l'obélisque présentent les mêmes hiéroglyphes disposés dans le même ordre, et la quatrième n'offre que de légères différences. Ces hiéroglyphes sont tournés du même côté sur deux faces contiguës, et en sens inverse sur les deux autres. Ils ne se terminent point vers la base à la même hauteur; le trait horizontal qui forme le dernier hiéroglyphe, est à un mètre quarante-six centimètres sur deux faces, et à un mètre vingt-quatre centimètres sur les autres (3). Ils sont parfaitement conservés dans la partie supérieure de l'obélisque, mais fort dégradés depuis à peu près le milieu de sa hauteur; ce qui peut provenir du choc fréquent des sables siliceux du désert, que le vent n'élève pas ordinairement

(1) Il seroit possible cependant que ces hiéroglyphes aient été tracés après coup par quelque Égyptien en mémoire de son passage à Héliopolis, ou en accomplissement d'un vœu. Nous avons vu, sur des temples de la Thébaidé, des inscriptions hiéroglyphiques qui nous ont paru de ce genre; mais il est vrai aussi que la pierre n'a pas la même dureté que celle-ci, et que les inscriptions sont

placées de manière à n'altérer ni la forme ni l'ordonnance du monument.

(2) Voyez, *planche 26, A. vol. V*, le dessin de cet obélisque, et *planches 11, 12, 30, A. vol. III*, ceux de Thèbes.

(3) Voyez, pour de plus amples détails, l'explication de la planche.

plus haut : peut-être aussi est-ce l'effet du violent incendie qui, allumé par les ordres de Cambyse, ravagea Héliopolis, et endommagea beaucoup les obélisques, au dire de Strabon.

Ces monumens étoient en grand nombre à Héliopolis (1) : plusieurs furent transportés à Rome, sous les empereurs, et ils ornent encore aujourd'hui l'ancienne capitale du monde ; les autres, à l'exception de celui que nous venons de décrire, disparurent successivement. Le dernier qui fut renversé, le fut, dans le sixième siècle de l'hégire, par les Arabes, qu'excitoit sans doute l'espoir de trouver sous sa base des trésors enfouis, espoir qui est encore aujourd'hui la cause la plus active de la destruction des anciens monumens. Nous sommes portés à croire qu'après avoir renversé cet obélisque, les Arabes virent leur avarice entièrement trompée. L'on supposeroit même, d'après quelques auteurs de leur nation (2), qu'il fut trouvé sous sa base deux cents *qantâr* [quatre-vingt-neuf kilogrammes] d'airain, ce n'est certainement pas là les trésors que les dévastateurs espéroient. Quant à ces statues d'hommes dont les mêmes écrivains prétendent qu'étoient surmontés les obélisques d'Héliopolis, statues d'où découloit constamment un filet d'eau qui n'atteignoit jamais la terre, on reconnoît bien là cette facilité des Orientaux à admettre sans examen les contes populaires les moins croyables.

M. de Hammer, cité par M. de Sacy dans sa traduction d'Abd-Allatif, prétend, à la vérité, avoir vu de l'eau suinter de l'obélisque d'Héliopolis à environ un tiers de sa hauteur ; mais on remarquera qu'il étoit à quarante pas de ce monument, dont le pied se trouvoit alors au milieu d'une mare formée par l'inondation du Nil, et que des reflets de lumière sur la surface brillante et colorée du granit, ou quelque erreur d'optique occasionnée par la raréfaction de l'air, auront pu le tromper : peut-être aussi étoit-il persuadé d'avance, par la lecture des auteurs Arabes, que cette source existoit ; et quand l'esprit est prévenu, les yeux se trompent facilement.

L'obélisque que nous avons vu à Héliopolis, porte les marques des tentatives que l'on a faites pour le renverser. Un des angles solides de la partie qui est enterrée, a été brisé et enlevé, de sorte que l'obélisque pose sur une surface moindre que celle que détermine l'inclinaison de ses faces. Plusieurs autres cassures qui existent également dans la partie inférieure de ce monument, font craindre qu'il ne soit bien près du moment de sa chute ; alors il ne restera plus rien de cette ville célèbre : mais les sciences, mais les lettres, qui y brillèrent d'un si vif éclat, en conserveront le souvenir.

Les habitans d'Héliopolis passoit pour les plus instruits de l'Égypte (3) ; c'est dans le collège de leurs prêtres que d'illustres étrangers, Eudoxe, Platon, Hérodote, vinrent étudier l'astronomie, la philosophie, l'histoire, toute cette sagesse des Égyptiens si vantée dans l'antiquité et jusque dans nos livres sacrés. Ce collège, et ceux de Thèbes et de Memphis, étoient les seuls qui députassent de leurs

(1) Plin. *Hist. nat.* lib. xxxvi, cap. 8 et 9.

(2) El-Maqryzy, Ebn-Khordadyeh, Mohammed-ebn-al-rahym, A'bd-el-Rachyd-el-Bakouy, &c.

(3) Herodot. *Hist.* lib. II, §. 3.

membres à Thèbes, pour y former le tribunal des Trente, cour suprême de justice que l'on peut comparer, dit Diodore, à l'aréopage d'Athènes ou au sénat de Lacédémone.

C'est en vain cependant que nous essaierions de tracer l'histoire d'Héliopolis, d'en donner même une esquisse succincte; nous pouvons seulement, à travers les ténèbres de l'antiquité, en recueillir quelques traits épars.

Le Soleil avoit à Héliopolis un temple remarquable, où, chaque année, l'on célébroit en son honneur une fête qui étoit la quatrième dans l'ordre des fêtes religieuses de l'Égypte (1). On y nourrissoit le bœuf *Mnevis*, symbole du Soleil, et il y étoit, comme le bœuf *Apis* à Memphis, l'objet d'un culte particulier.

C'est aussi dans ce temple qu'au dire des Égyptiens, le phénix, prenant son vol de l'Orient après une vie de 1461 ans, venoit mourir sur un bûcher de myrrhe et d'encens, et renaître de ses cendres (2); fable ingénieuse, qui nous indique les travaux des prêtres astronomes d'Héliopolis, pour concilier le calcul du temps avec la marche du soleil, ainsi que la période de 1460 ans, nommée *année de Thot* ou *période sothique*, au bout de laquelle l'année vague des Égyptiens de 365 jours, en s'accordant avec leur année astronomique de 365 jours 6 heures, devoit ramener les mêmes saisons (3). Cette manière allégorique de parler des phénomènes célestes fut la source de la plupart des superstitions Égyptiennes: le peuple croyoit aveuglément tout ce que disoient les prêtres; et les sermens les plus redoutables empêchoient les personnes initiées aux mystères d'en dévoiler la moindre chose. On ne doit donc point être surpris, si des étrangers ont souvent admis comme des faits incontestables des fables répétées avec tout l'accent de la vérité: aussi plusieurs Pères de l'Église crurent-ils à la résurrection du phénix, au point de la citer comme une preuve de la résurrection des corps humains.

Dès les premiers temps de la monarchie Égyptienne, Héliopolis figure parmi ses villes les plus importantes. Si nous en croyons le Pentateuque, Joseph fils de Jacob auroit épousé Aseneth, fille de Putiphar, prêtre du Soleil à Héliopolis; et il est à remarquer que ce nom de *Putiphar* ou *Phoutifera* signifioit en égyptien, *grand prêtre du Soleil*. Ce n'est pas, au surplus, la seule fois que les Hébreux, en employant des mots étrangers à leur langue, ont pris des titres pour des noms propres.

Dans la traduction de la Bible par les Septante, il est dit qu'Héliopolis fut bâtie par les Hébreux au temps de leur captivité. Eusèbe observe avec raison que cela n'est point exact, puisque cette ville existoit déjà lorsque Jacob passa en Égypte; mais, comme cette objection pourroit être faite à l'auteur même du texte Hébreu, relativement à la ville de Ramessès, peut-être que par *bâtir* l'on ne doit entendre ici que fortifier, élever de grands monumens, toutes choses qui changent

(1) Herodot. *Hist.* lib. II, §. 59.

(2) Herodot. *Hist.* lib. II. — Tacit. *Annal.* lib. VI. — Plin. *Hist. nat.* lib. X.

(3) L'année n'étant point précisément de 365 jours

6 heures ou de 365 jours  $\frac{25}{1000}$ , mais de 365 jours 242245 millièmes d'heure, la période sothique ne ramenoit pas exactement les mêmes saisons: l'erreur étoit en moins d'environ onze jours.

l'aspect et l'étendue d'une ville. Les Israélites durent sans doute, dans leur captivité, être employés à des travaux de ce genre dans d'autres villes que Pithom et Ramessès; quelques traditions locales auront pu apprendre aux Septante qu'Héliopolis étoit du nombre, et les entraîner à ajouter, dans leur traduction, cette ville aux deux autres.

Sous le règne de Sésostris, Héliopolis étoit déjà un des boulevarts de l'Égypte. On lit dans Diodore de Sicile, que ce prince fit construire un mur qui s'étendoit de Péluse à Héliopolis, pour opposer une barrière aux courses des Arabes et des Syriens. Son fils et son successeur fit élever dans Héliopolis deux obélisques en mémoire d'un événement qui, tel qu'il est raconté dans Diodore, prouveroit que ce Pharaon étoit aussi cruel que superstitieux. Après une cécité de dix ans, un oracle lui ordonna « de faire un vœu au dieu d'Héliopolis et de se laver » les yeux avec l'urine d'une femme qui n'eût eu de commerce qu'avec son mari : » il essaya celle d'un grand nombre de femmes, à commencer par la sienne ; il » ne trouva le remède qu'il cherchoit que dans l'urine de la femme d'un jardinier, » qui eut un tel succès, qu'il l'épousa après sa guérison. Il fit brûler les autres » toutes vives dans un village qui fut appelé depuis *le Tertre sacré*. Il accomplit » ensuite son vœu à Héliopolis, conformément à l'oracle qui lui avoit ordonné » d'y faire élever deux obélisques d'une seule pierre de huit coudées d'épaisseur » et de cent coudées de hauteur (1). » On n'ose point, d'après tout ce que l'on connoît des artifices des prêtres pour se faire craindre des peuples et des rois, rejeter cet événement au rang des fables; mais on doit convenir cependant qu'il en porte tous les caractères.

On peut lire dans Pline (2) le nom de quelques autres rois d'Égypte qui embellirent également cette ville.

Si nous passons à une époque moins reculée, nous voyons Strabon, sous le règne d'Auguste, visiter Héliopolis. Le temps, qui dans ses révolutions élève et renverse tour-à-tour les empires, entraînoit déjà cette ville vers sa ruine. Ses rues étoient désertes; ses édifices présentoient de toutes parts des marques de la fureur de l'insensé Cambyse, de ce farouche conquérant, qui se plut à renverser les monumens les plus précieux, à embraser les villes et à outrager jusqu'aux morts. Le collège des prêtres subsistoit encore; mais ils ne cultivoient plus les sciences, et ils bornoient leurs occupations au service des autels. Cependant l'observatoire où Eudoxe avoit étudié les mouvemens des corps célestes, existoit toujours, et l'on montra au voyageur Romain les appartemens que cet astronome et son maître Platon avoient occupés.

Le nom d'*Héliopolis*, sous lequel nous avons désigné jusqu'à présent la ville dont nous nous occupons, se compose de deux mots Grecs qui signifient *la ville du Soleil*: elle a conservé jusqu'à nos jours des traces de cette dénomination; les Égyptiens modernes et les géographes Arabes nomment ses ruines عين الشمس *A'yn-ech-chems* [fontaine ou œil du Soleil], et quelquefois aussi مدينة الشمس

(1) Diodore de Sicile, *liv. 1*, traduction de l'abbé Terrasson.

(2) *Hist. nat.* lib. XXXV1, cap. 9.

*Medynet-ech-chems* [ville du Soleil]. Le même rapprochement existe avec l'ancien nom Égyptien. En effet, les Hébreux l'appeloient **אֵן** *On* (1), mot qui signifioit *soleil* dans la langue Égyptienne, ainsi que Saint Cyrille le dit positivement dans ses commentaires sur le prophète Osée : *Σελήνης μὲν γὰρ τέκνον, ἔκρηνον δὲ Ἡλίου, Ἄπιν Αἰγύπτιοι μυθοπλαστῶντες ἔλεγον. Ὡν δὲ ἐστὶ κατ' αὐτῶς ὁ ἥλιος. Filium enim Lunæ, Solis autem nepotem, Apin esse Ægyptii fabulantur. On autem secundum ipsos est sol.*

Les auteurs Qobtes la nomment aussi **אֵן** *On*; et dans la version Qobte de la Bible, elle est désignée à-la-fois sous ce nom et celui de **תְּבַקִּי** *Tbaki-npirê* [ville du Soleil].

Les soixante-dix rabbins qui ont traduit en grec le texte Hébreu de la Bible, ont toujours rendu *On* par *Ἡλιόπολις*. Il n'y a aucun doute qu'ils ne connussent parfaitement pour chaque ville d'Égypte le nom national et le nom Grec correspondant. C'est à tort qu'on refuseroit cette foible connoissance géographique à un si grand nombre d'hommes également savans dans les deux langues, et habitant l'Égypte à une époque si rapprochée de la soumission de ce royaume aux armes Macédoniennes.

La position géographique d'Héliopolis a été l'objet des recherches de plusieurs savans distingués. Quelques-uns, parmi lesquels se trouve M. Larcher (2), ne pouvant concilier les récits de Strabon, d'Hérodote, de Diodore, de Ptolémée, &c. ont cru pouvoir affirmer que deux villes de ce nom avoient existé à-la-fois; savoir, l'une dans le Delta et vers son sommet; l'autre fort près de là, mais dans le nome Arabique, c'est-à-dire, dans cette partie de l'Égypte qui étoit à l'est de la branche Pélusiaque. Ils pensent que la première est la ville célèbre dont parlent Hérodote et Strabon. Nous osons combattre leur opinion.

Outre le peu de vraisemblance, en effet, que deux villes du même nom aient existé aussi près l'une de l'autre, et que ce soit la moins considérable, la moins célèbre, qui ait laissé sur la terre et dans la mémoire des Égyptiens, des traces de son existence et de son nom, observons qu'aucun des auteurs anciens que nous avons cités, ne parle de ces deux villes, et qu'ainsi l'on seroit contraint de dire: « Hérodote, Strabon, &c. ont oublié celle qui étoit dans le nome Arabique; » Diodore, Ptolémée, l'Itinéraire d'Antonin, &c. ont passé sous silence celle qui étoit dans le Delta. » Nous le demandons, cela est-il probable (3)?

Ce moyen d'aplanir les difficultés, en multipliant l'objet décrit, ne devrait être employé qu'à défaut de toute autre explication; et ici sur-tout il devenoit

(1) Il paroîtroit, d'après un passage de Jérémie, chapitre XLIII, v. 13, que de son temps les Hébreux donnoient aussi à Héliopolis le nom de **בֵּית שֶׁמֶשׁ** *Beyth-Chems* [Maison du Soleil].

(2) Article Héliopolis de la Table géographique qu'il a jointe à sa traduction d'Hérodote.

Si nous ne citons ici que ce savant, c'est qu'il a traité cette matière avec plus de détail que personne, et que la confiance qu'inspire sa profonde connoissance de la langue Grecque, peut bien être le motif qui a déterminé

plusieurs écrivains à placer, comme lui, Héliopolis dans le Delta.

(3) Ptolémée parle, il est vrai, de deux villes d'Héliopolis; mais, comme il place l'une d'elles à un sixième de degré au sud du sommet du Delta, et à un tiers de degré au sud de la capitale du nome Héliopolite, on voit qu'elle est, en ce moment, étrangère à notre discussion, et que ce n'est point vers l'obélisque de Mataryeh, ni entre les branches du Nil, au sommet du Delta, qu'on peut la placer.

d'autant plus inutile de créer une ville d'Héliopolis dans le Delta, que les ruines dont nous avons parlé, concordent parfaitement avec tout ce qui a été dit de la position de cette ancienne ville.

Voici ce qu'Hérodote rapporte, *liv. II, §. 7 et 9* (1) :

§. 7. « De la mer à Héliopolis, par le milieu des terres, l'Égypte est large et » spacieuse, va par-tout un peu en pente, est bien arrosée et pleine de fange » et de limon. En remontant de la mer à Héliopolis, il y a à peu près aussi loin » que d'Athènes, en partant de l'autel des douze dieux, au temple de Jupiter » Olympien à Pise.

§. 9. » D'Héliopolis à Thèbes, on remonte le fleuve pendant neuf jours. » (Traduction de M. Larcher.)

M. Larcher en conclut, « 1.° qu'Héliopolis étoit sur les bords du canal » Sébennytique, puisqu'en s'embarquant à son embouchure, on arrive à cette ville; » 2.° qu'elle est dans le Delta, puisque ce canal coupe le Delta par le milieu. »

Nous ne concevons point comment on a pu voir toutes ces choses-là dans le texte que nous venons de citer : il n'y est point question de la branche Sébennytique, dont Hérodote ne parle que beaucoup plus bas, *liv. II, §. 17*; et c'est-là une vérité de fait qui détruit la première et conséquemment la seconde assertion de M. Larcher. Et d'ailleurs, de ce qu'on se seroit embarqué sur la branche Sébennytique pour se rendre à Héliopolis, auroit-on raison d'en conclure que cette ville étoit sur ce bras du Nil? Aujourd'hui, par exemple, ne va-t-on pas de la mer au Kaire par une des deux branches de Rosette ou de Damiette, sans que pour cela le Kaire soit sur l'une de ces deux branches? M. Larcher dit encore, à l'appui de son opinion, « qu'Hérodote ajoute que l'on s'embarquoit à Héliopolis » pour se rendre à Thèbes. » Est-ce là, nous ne dirons pas une preuve, mais seulement un indice qu'Héliopolis fût dans le Delta? Et si l'on objecte que cela prouve du moins qu'Héliopolis étoit sur les bords du fleuve, et qu'ainsi la position que nous lui avons assignée ne peut lui convenir, nous répondrons que cette ville pouvoit être sur un canal dérivé du Nil (2), et qu'elle étoit d'ailleurs assez voisine de ce fleuve, pour qu'on eût dit encore que l'on s'y embarquoit pour se rendre à Thèbes, lors même qu'il auroit fallu faire par terre quelque chemin jusqu'au port.

Au surplus, Hérodote ne dit point que l'on s'embarquoit à Héliopolis; il dit, mot à mot, que d'Héliopolis à Thèbes la navigation en remontant est de neuf journées : Ἀπὸ δὲ Ἡλιούπολις εἰς Θήβας ἔστι ἀνάπλους ἑννέα ἡμερέων. Ce n'est pas, on le voit, la position d'Héliopolis, relativement au fleuve, qu'il veut indiquer par cette phrase, mais la distance entre Héliopolis et Thèbes. Ne dit-on pas, à

(1) Nous croyons devoir transcrire, dans le cours de cette discussion, le texte des auteurs cités, afin de mettre nos lecteurs en état de prononcer tout de suite sur les interprétations que l'on en donne et les conséquences que l'on en tire.

§. 7. Ἐνθένθεν ἕως μέγιστα Ἡλιούπολις εἰς τὴν μέσην αἰών, ἔστιν εὐρεία Αἴγυπτος, ἕνεκα πάσης ἰσότητος καὶ εὐδαιμονίας, καὶ ἰσότητος. Ἐστὶ δὲ ἐξ ἧς εἰς τὴν Ἡλιούπολιν ἀπὸ θαλάσσης ἀναίοντα, παρεμπιπτόν τι

μήκος τῆς ἐξ Ἀθηναίων ὁδῶν, τῆς ἀπὸ τῶν δωδέκα θεῶν τῆς βασιμῆς φερόσης εἰς τὴν Πίσαν, ἧ ὁπὶ τὸν ἵππον τῆς Διὸς τῆς Ὀλυμπίας. . . . .

§. 9. Ἀπὸ δὲ Ἡλιούπολις εἰς Θήβας ἔστι ἀνάπλους ἑννέα ἡμερέων.

(2) Strabon le donne à entendre; et l'on sait, de plus, que toutes les villes d'Égypte qui n'étoient point sur les rives du Nil, communiquoient à ce fleuve par des canaux.

présent, que du Kaire à Syout, par exemple, on remonte le Nil pendant plusieurs jours, bien que ces deux villes ne soient ni l'une ni l'autre sur ses bords!

Une place aussi considérable qu'Héliopolis, située à la hauteur du sommet du Delta (1) et fort près de ce point, devoit nécessairement servir dans le discours à fixer l'extrémité supérieure de la basse Égypte, qui d'ailleurs ne se bornoit pas pour Hérodote au seul Delta (2). Cet historien a donc eu raison de dire : « De » la mer à Héliopolis par le milieu des terres, l'Égypte est large et spacieuse » (*liv. II, §. 7*). Elle est fort étroite au-dessus d'Héliopolis pendant quatre jours » de navigation, &c. (*Ibid. §. 8*). » Tout voyageur s'exprimeroit encore à présent de la même manière, relativement aux ruines que nous avons décrites.

Venons actuellement à Strabon. Après avoir parlé de plusieurs villes à l'est de la branche Pélusiaque, à peu près dans l'ordre qui les rapproche du Delta, il dit (3) :

« Ces lieux s'approchent du sommet du Delta. Là (c'est-à-dire, parmi ces lieux), » est aussi la ville de Bubaste et le nome Bubastite (4); au-dessus d'eux (c'est-à-dire, de la ville de Bubaste et du nome Bubastite), est le nome Héliopolite. » Ici est la ville d'Héliopolis; elle est élevée sur un tertre remarquable, et renferme » le temple du Soleil. . . . . Devant le tertre il y a des lacs où se déchargent » les eaux du canal voisin. »

Doit-on conclure de là, comme M. Larcher, qu'Héliopolis étoit dans le Delta? Quant à nous, nous n'y voyons autre chose, sinon qu'Héliopolis étoit au sud de Bubaste.

Les lacs qui étoient en avant d'Héliopolis, suffiroient peut-être pour prouver que cette ville n'étoit point placée au sommet du Delta. En effet, l'Égypte, formée des dépôts successifs du limon du Nil, a une pente du sud au nord, et des rives du fleuve au désert : ce n'est donc que vers les embouchures du Nil, ou sur la limite du désert, qu'il peut se former des lacs, et jamais entre deux principales

(1) Le sommet du Delta étoit alors plus méridional qu'aujourd'hui. Voyez le Mémoire sur les anciennes branches du Nil, par M. du Bois-Aymé.

(2) §. 18. . . . « Les habitans de Marée et d'Apis, villes » frontières du côté de la Libye, ne se croyoient pas » Égyptiens, mais Libyens. Ayant pris en aversion les » cérémonies religieuses de l'Égypte, et ne voulant point » s'abstenir de la chair des génisses, ils envoyèrent à l'oracle » d'Ammon, pour lui représenter qu'habitait hors du » Delta, et leur langage étant différent de celui des Égyptiens, ils n'avoient rien de commun avec ces peuples, » et qu'ils vouloient qu'il leur fût permis de manger de » toute sorte de viandes. Le dieu rejeta leur demande, et » leur répondit que tout le pays que couvroit le Nil dans » ses débordemens, appartenoit à l'Égypte, et que tous » ceux qui, habitant au-dessous de la ville d'Éléphantine, » buvoient des eaux de ce fleuve, étoient Égyptiens.

§. 19. » Or le Nil, dans ses grandes crues, inonde non- » seulement le Delta, mais encore des endroits qu'on » dit appartenir à la Libye, ainsi que quelques petits » cantons de l'Arabie, et se répand de l'un et de l'autre » côté, l'espace de deux journées de chemin, tantôt » plus, tantôt moins. » (Hérodote, *liv. II*, traduction de M. Larcher.)

(3) Οὗτοι δ'οἱ τόποι πλησιάζουσιν τῇ κορυφῇ τοῦ Δέλτα. Αὐτὸ δὲ καὶ ἡ Βυβαστὸς πόλις, καὶ ὁ Βυβαστίτης νομός· καὶ ὑπὲρ αὐτῶν ὁ Ἡλιοπολίτης νομός. Ἐνταῦθα δ' ἔστιν ἡ τοῦ Ἡλίου πόλις, ἐπὶ χόματις ἀξιολόγως κειμένη, τὸ ἰερόν ἔχουσα τοῦ Ἡλίου. . . . Περὶ κεινται δὲ τὸ χόματις λίμναι, πρὶν ἀνέλθωσιν εἰς τὴν πλησίον διόρυγος ἔχουσαι. (*Geograph. lib. XVII.*)

(4) Il me semble que par ces mots, *là est aussi la ville de Bubaste et le nome Bubastite*, Strabon n'a pas voulu dire que Bubaste fût au sommet du Delta, comme l'ont cru quelques-uns de ses commentateurs, mais que cette ville se trouvoit parmi celles dont il vient de parler. La connoissance des localités empêche toute autre supposition, puisque les ruines de Bubaste existent encore sous le nom de *Tell-Basta*, à un myriamètre et demi au nord de Belbeys, c'est-à-dire, à cinq myriamètres environ au nord-est du sommet actuel du Delta (voyez le Mémoire de M. du Bois-Aymé sur les anciennes branches du Nil). On peut encore remarquer que, si Bubaste eût été dans l'embranchement des deux premiers bras du Nil, Strabon auroit cité cette grande ville et son nome, au lieu du bourg nommé *Delta* et du canton de ce nom, lorsqu'il parle de la partie supérieure du Delta au commencement du livre XVII.

branches, près de leur point de séparation. C'est aussi ce qui a lieu; un examen rapide de la carte en convaincra nos lecteurs : ils trouveront peut-être même dans le canal qui passe près d'Héliopolis, celui qu'indique Strabon; car ce canal se décharge dans le lac des Pélerins, situé à une lieue seulement des ruines d'Héliopolis, et nous avons déjà parlé des mares qu'il forme auprès de l'enceinte de cette ville.

Mais écoutons Strabon; il va lui-même faire disparaître toute espèce de doute sur la position d'Héliopolis. Après avoir dit que l'on donne le nom de *Libye* aux terres qui sont hors du Delta à l'ouest du Nil, et celui d'*Arabie* à celles qui le bordent à l'est, il ajoute (1) :

« *Le nome Héliopolite est donc en Arabie. La ville de Cercesura se voit en Libye, »* près de l'observatoire d'Eudoxe; car devant Héliopolis il y a un observatoire où » l'on observe les mouvemens des corps célestes, de même qu'il y en a un devant » la ville de Cnide : ce nome est appelé *Litopolite*. » (Traduction de M. Larcher.)

Rien certainement de plus positif que ce témoignage : aussi a-t-on été obligé de recourir à la supposition d'une altération du texte en cet endroit, et l'on a proposé plusieurs corrections pour faire dire à Strabon quelque chose qui contrariât moins l'opinion qui place Héliopolis dans le Delta. Cette manière de lever les difficultés est fort commode; mais peut-elle être admise?

Croiroit-on que cette phrase de Strabon qui termine le passage que nous venons de citer, *ce nome est appelé Litopolite*, a fort embarrassé ses commentateurs! Il étoit cependant tout naturel que, venant de parler de la ville de *Cercesura* qui étoit en Libye dans le nome Litopolite, Strabon ajoutât : *Ce nome* (c'est-à-dire, celui où est la ville dont il vient de parler) *est appelé Litopolite*; ce qui s'accorde parfaitement avec ce que Ptolémée rapporte de sa position.

Enfin M. Hennicke, cité par M. Larcher, dit que l'observatoire d'Héliopolis étant à-la-fois, selon Strabon, devant cette ville et près de celle de *Cercesura* située en Libye, il s'ensuit qu'Héliopolis étoit dans le Delta. C'est encore une de ces conclusions que nous ne concevons point; car, d'après la position que nous avons assignée à Héliopolis, son observatoire pouvoit être sur les bords du Nil, près du sommet du Delta, et par conséquent voisin de *Cercesura*, placée sur la rive gauche à la même hauteur. L'erreur de M. Hennicke viendrait-elle de ce qu'il auroit cru que la partie de l'Égypte appelée *Libye* par Strabon ne dépassoit point le Delta, quoique cet auteur dise en plusieurs endroits que la Libye s'entend de toutes les terres situées à l'ouest du Nil! Mais, en supposant même qu'elle se fût terminée à la hauteur du sommet du Delta, cela ne changeroit rien encore aux positions que nous avons assignées à Héliopolis, à son observatoire et à *Cercesura*, puisque l'ancien Delta s'étendoit au sud jusque sous le parallèle de la ville du Soleil, près de Mataryeh.

Selon Diodore de Sicile, Sésostris « fit fermer tout le côté de l'Égypte qui

(1) Ἡ μὲν ἐν Ἡλιουπόλει ἐν τῇ Ἀραβίᾳ ἐστίν· ἐν δὲ τῇ Λιβύῃ καθ' ἣν ἐσημαίετο ἐκεῖνος τῶν ἑσπερίων πύλας κινήσεις· ὁ δὲ τοῦδε Κερκισσοῦρα πόλις κατὰ τῆς Εὐδόξου κειμένη σκοπῆς δεικνύται Λιτοπόλιτις οὕτως. (Geograph. lib. XVII.)  
 γὰρ σκοπὴ τις ποδὲ τῆς Ἡλίου πόλεως, καὶ ἴσπερ καὶ ποδὲ τῆς Κνίδου.

» regarde l'orient, par un mur de quinze cents stades de longueur, qui coupoit le  
 » désert depuis Péluse jusqu'à Héliopolis, pour arrêter les courses des Arabes et  
 » des Syriens (1). » (Traduction de l'abbé Terrasson.)

Héliopolis et Péluse étoient donc du côté du désert à l'est du Delta; et c'est en effet la position des ruines de ces villes, relativement aux traces de l'ancienne branche Pélusiaque.

Il est curieux de voir comment on a éludé ce témoignage positif de Diodore. Cet auteur, a-t-on dit, n'a point prétendu parler de la ville d'Héliopolis qui existoit du temps de Sésostris, mais du lieu où fut bâtie depuis la seconde Héliopolis.

Outre l'anachronisme impardonnable que l'on impute ici gratuitement à Diodore, il auroit fallu que de son temps la nouvelle Héliopolis existât déjà, et que l'ancienne eût tellement disparu qu'il eût été inutile de désigner celle dont on vouloit parler, tandis qu'à l'époque où Strabon se trouvoit en Égypte, c'est-à-dire après Diodore, le contraire auroit eu lieu; ce qui est absurde.

Nous avons fait voir jusqu'ici combien quelques personnes ont altéré ce que les écrivains de l'antiquité rapportent touchant Héliopolis; ce qui provient peut-être de ce qu'elles n'avoient pas une connoissance directe des localités. Mais ce que l'on ne peut concevoir, c'est qu'elles aient cité à l'appui de leur opinion un passage du *Timée* de Platon qui n'y a pas le moindre rapport.

Critias, l'un des interlocuteurs, dit avoir entendu son aïeul, contemporain de Solon, rapporter que ce philosophe étoit un si grand poëte, que, s'il eût achevé l'ouvrage qu'il avoit entrepris à son retour d'Égypte sur les antiquités d'Athènes, il n'auroit été inférieur ni à Homère, ni à Hésiode, ni à aucun autre poëte. Critias ajoute que quelqu'un ayant demandé alors à son aïeul quels faits nouveaux renfermoit cet ouvrage, et de qui Solon les avoit appris, il répondit :

« Il y a en Égypte, dans le Delta, au sommet duquel le cours du Nil se  
 » divise, un nome appelé *Saïtique*; sa plus grande ville est Saïs, où naquit le roi  
 » Amasis. La déesse protectrice de cette ville est nommée en égyptien *Neith*, et  
 » en grec *Minerve*. Les Saïtiens se disent grands amis et en quelque manière parens  
 » des Athéniens : aussi Solon rapportoit-il en avoir été reçu honorablement (2). »

Rien certainement de plus conforme à tout ce qu'Hérodote, Strabon, Plîne, Ptolémée, rapportent de Saïs, dont les ruines existent encore dans le Delta, près de Sâ-el-Hagar, sur la rive droite de la branche de Rosette. Comment donc a-t-on pu dire que c'étoit Héliopolis que Platon avoit voulu désigner sous le nom de *Saïs*, et qu'en conséquence Héliopolis étoit dans le Delta! La raison qu'on en donne, qu'Héliopolis se nommoit *Tzoan*, et que c'est de là que Platon aura fait *Saïs*, peut-elle être admise, lorsque la comparaison du texte de la Bible avec

(1) (Ο Σισώσις) ἐπέχισε δὲ καὶ τὴν ποδὸς ἀναπλάς νεύσσαι πνευσὲν τῆς Αἰγυπτίου ποδὸς πρὸς ἀπὸ τῆς Συελίας καὶ τῆς Ἀραβίας ἐμβολὰς, ἀπὸ Πηλλοσίου μέχρις Ἡλιουπέλειος, διὰ τῆς ἐρήμου, τὸ μῆκος ὅπου σαΐτιος χιλιῶν καὶ πεντακοσίων. (Diod. Sicul. Bibl. hist. lib. 1.)

(2) Ἐστὶ τις κατ' Αἰγυπτίον ἐν τῷ Δέλτῳ, περὶ δὲ κατὰ κορυφὴν

σχεῖται τὸ τῆς Νεΐθης ρεῦμα, Σαΐτικὸς ἐπικαλούμενος νομὸς· τότε δὲ τὸ νομὸς μέγιστη πόλις Σαΐς· ὅθεν δὴ καὶ Ἀμασις ἦν ὁ βασιλεὺς. οἱ τῆς πόλεως θεὸς ἀρχαῖος ἐστὶν Αἰγυπτίῳ μὲν τῆνομα Νεΐθ, Ἑλληνιστὶ δὲ, ὡς ὁ ἐκεῖνον λόγος, Ἀθηνᾶ· μάλα δὲ φιλαθηνάιοι καὶ πᾶσα τρώπον οἰκέτοί τῶν δ' εἶναι φασίν. Οἱ δὲ Σόλων ἔφη προεβίβει, σφοδρῶς τε γενέσθαι παρ' αὐτοῖς ἔτιμος.

la version des Septante fait voir que *On* est le nom Hébreu d'Héliopolis, *Sin* celui de Saïs, et que la ville de Tzoan est celle que les Grecs nommoient *Tanis* (1)! Peut-on supposer que Platon ait substitué le nom de *Saïs* à celui d'*Héliopolis*, sans s'embarrasser de la confusion qui en résulteroit dans l'esprit de ses compatriotes, qui par ces deux noms avoient toujours entendu deux villes bien distinctes l'une de l'autre! S'il eût voulu parler d'Héliopolis, n'auroit-il pas dit que c'étoit le Soleil, et non Minerve, qui en étoit la divinité protectrice! La fête de Minerve, disent Hérodote et Strabon (2), se célébroit à Saïs, et celle du Soleil à Héliopolis. *Saïs*, dit Pausanias (3), signifie *Minerve* en égyptien. Nous remarquerons, à ce sujet, que l'arbre de Minerve, l'olivier, est nommé זית *zaith* en hébreu, à peu près de même en qobte, et que son nom Égyptien devoit se rapprocher de ceux-ci. Enfin c'est de Saïs, au dire de tous les historiens, et non d'Héliopolis, que partit la colonie Égyptienne qui civilisa l'Attique et y porta le culte de Minerve (4); circonstance qui s'accorde avec ce que nous apprend le *Timée*, de l'attachement des Saïtiens pour les Athéniens, dont ils se disoient parens, tandis qu'il n'a jamais été question d'aucune liaison semblable entre les habitans d'Héliopolis et ceux d'Athènes. Nous ajouterons encore que, selon Platon, Amasis étoit de la ville de Saïs; que, selon Hérodote, il étoit du nome Saïtique; et qu'aucun auteur n'a fait naître ce Pharaon dans le nome ou la ville d'Héliopolis.

Enfin Hérodote dit (5) que Solon, étant sorti d'Athènes pour s'instruire des coutumes des peuples étrangers, alla d'abord en Égypte à la cour d'Amasis. Or, si l'on songe au lieu de la naissance de ce Pharaon, aux embellissemens qu'il fit faire à Saïs et non à Héliopolis (6), au séjour qu'Après, son prédécesseur, faisoit dans Saïs, et si l'on considère en outre que c'est dans cette ville que ces princes furent ensevelis (7), on conclura qu'elle fut, plutôt qu'Héliopolis, la résidence d'Amasis, et que c'est dans ses murs que Solon alla s'instruire des coutumes des Égyptiens.

M. Larcher croit que, Strabon nommant *Héliopolis* la ville où Platon fit un long séjour, et ce dernier l'appelant *Saïs*, ces deux noms appartiennent à la même ville. D'abord nous ne lisons point dans le *Timée* que Platon ait habité Saïs, mais bien Solon; nous sommes donc portés à croire que par mégarde M. Larcher aura lu *Platon* au lieu de *Solon*. Au surplus, sa citation fût-elle exacte, la conclusion qu'il en tire n'en seroit pas moins hasardée, le célèbre disciple du sage Socrate ayant pu demeurer successivement dans l'une et l'autre ville.

M. Larcher traduit ainsi le commencement du passage du *Timée* que nous avons transcrit plus haut : « Il y a en Égypte dans le Delta, vers son sommet et à l'endroit » où le Nil se partage en plusieurs branches, un nome que l'on appelle *Saïtique*, dont » la plus grande ville est Saïs. » Il nous semble que nous avons traduit plus exac-

(1) L'un de nous a parlé de cette ville, dans sa Dissertation sur les anciennes branches du Nil. Nous rappellerons seulement ici que les auteurs Qobtes nomment Saïs, *Saï*, et Tanis, *Djane*; ce dernier nom se rapproche évidemment du *Tzoan* des Hébreux.

(2) Herod. *Hist.* lib. 11, §. 59. Strab. *Geogr.* lib. XV 11.

(3) Pausan. *Græcia Descript.* lib. IX, cap. 12.

(4) Diod. Sicul. *Bibl. hist.* lib. 1, &c.

(5) Herod. *Hist.* lib. 1, §. 30.

(6) *Ibid.* lib. 11, §. 175.

(7) *Ibid.* lib. 11, §. 159.

tement par *au sommet duquel le Nil se divise*, la phrase incidente, *περὶ ὃ κατὰ κορυφὴν σχίζεται τὸ τῷ Νείλῳ ῥέυμα*, que Platon jugea sans doute nécessaire pour rappeler à ses lecteurs ce que par *Delta*, nom d'une des lettres de leur alphabet, on entendait en parlant de l'Égypte. Si M. Larcher avoit cité en entier tout ce que Platon rapporte de la ville de Saïs, il auroit vu que les phrases qui suivent celle à laquelle il s'est arrêté, s'opposent à ce que l'on confonde Saïs avec Héliopolis; mais, pour avoir traduit autrement que nous, pour s'être borné à une seule phrase, étoit-il fondé, en supposant même qu'il ait eu raison sur ces deux points, à s'exprimer ainsi, « On ne peut douter, d'après cette position, que la ville que Platon nomme *Saïs*, » ne soit la même que celle qu'Hérodote, Strabon et Ptolémée appellent *Héliopolis!* » Et remarquons qu'en citant ici Ptolémée, « qui, dit-il, né à Péluse, pouvoit difficilement se méprendre sur la position d'Héliopolis », il oublie qu'il est convenu, deux pages plus haut, que Ptolémée plaçoit cette ville hors du Delta.

La Géographie de Ptolémée, en effet, et l'Itinéraire d'Antonin, indiquent d'une manière si précise qu'Héliopolis est à l'orient du Nil, que l'on n'a pu les interpréter différemment; mais, contraint de convenir qu'une ville d'Héliopolis existoit hors du Delta, on a dit que ce n'étoit point là celle qui fut célèbre dans l'antiquité.

Ptolémée cependant, le seul des auteurs anciens qui place en Égypte deux villes d'Héliopolis, les met l'une et l'autre hors du Delta. Ainsi croire à l'existence d'une Héliopolis du Delta, c'est dire qu'il y a eu en Égypte trois villes de ce nom, dans un espace de terrain très-circonscrit.

Nous venons de dire que Ptolémée plaçoit hors du Delta les deux villes d'Héliopolis; une lecture attentive du livre iv de ce géographe lève tous les doutes que l'on pourroit avoir à cet égard. On y voit qu'après avoir parlé des villes situées entre les diverses branches du Nil, en allant de l'occident à l'orient, la dernière partie du Delta dont il s'occupe, est celle qui étoit comprise entre les branches Busiritique et Bubastique: le fleuve Bubastique étoit donc le plus oriental des bras du Nil; et l'on en acquiert une nouvelle preuve, en relisant la description du grand Delta, que Ptolémée donne plus haut (1). Or, c'est à l'orient de cette branche Bubastique qu'il met le nome Héliopolite et sa métropole; et c'est sur les confins du nome Arabique, situé également à l'est du Nil, et auquel on ne peut raisonnablement supposer aucune autre position, qu'il place la seconde Héliopolis (2) avec Babylone et Héroopolis, villes qui certainement n'étoient point dans le Delta.

(1) Μέγα Δέλτα καλεῖται, καθὼς ἀρέπεται ὁ μέγας ποταμὸς καλούμενος ἀγαθὸς δαίμων, ἃ ῥέων διὰ τὸ Ἡεροπολίτικόν ἰσμάτος εἰς τὸν καλούμενον Βυβαστικόν, ὃς ἐκρεῖ διὰ τὸ Πηλοσιτικόν ἰσμάτος.

(2) Quelques personnes pensent que cette seconde ville d'Héliopolis étant placée par Ptolémée sur le canal de Trajan, avec Babylone et Héroopolis, elle correspond à la position de Mataryeh, et que cela rejette dans le Delta la capitale du nome Héliopolite, située, selon le même géographe, à un tiers de degré au nord de l'autre Héliopolis. Cette opinion n'a aucun fondement; on ne

retrouve point dans Ptolémée ce qu'on lui fait dire si gratuitement. Voici ses propres paroles:

Καὶ ἐν μεθελίῳ Ἀραβίας, ἢ Ἀραβιδιπόλει.  
 Βαβυλῶν,  
 Ἡλιόπολις,  
 Ἡρώων πόλις,  
 Δι' ἧς, ἢ Βαβυλωνίους πόλεις, Τεβριανὸς ποταμὸς ῥεῖ.

L'article relatif ἧς est au singulier; il ne peut donc se rapporter qu'à la ville de Héroopolis qui le précède, et non à Héliopolis.

Ce seroit inutilement que, pour combattre notre opinion, l'on prétendroit que le nome Héliopolites pouvoit s'étendre sur les deux rives du fleuve, et se trouver ainsi, en partie, dans le Delta : car ce n'est pas la position du nome que nous cherchons à déterminer, mais celle de sa capitale; et si celle-ci eût été sur la rive gauche du Nil, Ptolémée n'auroit pas dit qu'à l'orient du fleuve Bubastique, étoit le nome Héliopolite, *et la métropole du Soleil*, καὶ μητρόπολις Ἡλίου.

Remarquons que les positions de ces deux villes d'Héliopolis à l'est du Nil sont déterminées par l'ordre et l'enchaînement des idées que présente le récit de Ptolémée, indépendamment des longitudes et des latitudes qu'il donne. Ces nombres, on le sait, entraîneroient à de graves erreurs celui qui s'y attacherait scrupuleusement; c'est pourquoi nous n'avons pas voulu les citer d'abord à l'appui de notre opinion, afin que l'on ne nous fit pas le reproche de nous attacher à de foibles preuves : mais nous pouvons les donner à présent comme le complément de témoignages plus positifs. Nous y voyons qu'une des deux Héliopolis est à un sixième de degré au sud du sommet du Delta, et que la latitude et la longitude de l'autre, comparées à la latitude et à la longitude du même point, la mettent aussi hors des branches du Nil.

Quant à l'Itinéraire d'Antonin, nous y trouvons Héliopolis sous le nom d'*Heliu*, parmi les stations de la route qui des cataractes se rendoit à *Clysm*. Le titre de cette route est précis, *Iter per partem Arabicam trans Nilum*; et lors même que cette indication manqueroit, on ne pourroit pas encore supposer que la route passoit d'une rive à l'autre, puisque les villes qu'elle traversoit, et dont la position ne laisse aucun doute, sont toutes situées à l'est du Nil. Ajoutons que c'est à douze milles au-dessous de Babylone, en allant du sud au nord, que l'Itinéraire place Héliopolis, et que nous retrouvons à peu près la même distance entre les ruines de Babylone, derrière le vieux Kaire, et celles d'Héliopolis, près de Mataryeh.

On remarquera peut-être que, le nom d'*Heliu* reparoissant sur la route de Péluse à Memphis, dans une position de quatre milles plus voisine de *Scenas Veteranorum* que sur la route que nous avons citée précédemment, il a dû exister deux villes d'Héliopolis. Une telle opinion est dénuée de toute probabilité, ainsi que nous le ferons voir plus bas; mais, fût-elle admise, il ne s'ensuivroit pas qu'une des deux Héliopolis fût dans le Delta. On trouve d'abord que cette différence de quatre milles se réduit à deux, en prenant sur les deux routes, non pas la distance d'*Heliu* à *Scenas Veteranorum*, mais sa distance à *Thou*.

En effet, on lit :

Route de Péluse à Memphis...	{ de <i>Thou</i> à <i>Scenas Veteranorum</i> . . . . . XXVI. MP.
	{ de <i>Scenas Veteranorum</i> à <i>Heliu</i> . . . . . XIV.
	{ d' <i>Heliu</i> à <i>Scenas Veteranorum</i> . . . . . XVIII.
Route dans la partie Arabique..	{ de <i>Scenas Veteranorum</i> à <i>Vico Judæorum</i> . . . . . XII.
	{ de <i>Vico Judæorum</i> à <i>Thou</i> . . . . . XII.

Cette différence de deux milles entre *Thou* et *Heliu* pourroit provenir de  
ce

ce que la route de Péluse à Memphis n'auroit point passé dans Héliopolis même, mais au pied de son observatoire, bâti hors de l'enceinte, vis-à-vis la ville de *Cercesura*, située sur l'autre rive du fleuve. Au surplus, cette supposition n'est pas nécessaire, attendu qu'il est certain que par *Helii* l'Itinéraire a désigné absolument le même lieu dans les deux passages cités plus haut : car, outre qu'ils ne prouvent pas plus l'existence de deux *Helii* que de deux *Scenas Veteranorum* et de deux *Thou*, ce seroit le seul exemple où l'Itinéraire, indiquant deux villes du même nom dans des positions si voisines l'une de l'autre, eût omis de les distinguer par la dénomination de *superioris* ou de *minoris*, de *contra* ou de *vico*, comme on le remarque dans tous les cas semblables. Enfin il existe à la Bibliothèque du Roi un autre manuscrit de l'Itinéraire, où la distance de *Scenas Veteranorum* à *Helii*, sur la route de Péluse à Memphis, est de XVII au lieu de XIV, la distance de *Thou* à *Scenas Veteranorum* restant la même. Voilà donc, selon les manuscrits que l'on consulte, l'Héliopolis de cette route à un ou deux milles, tantôt au-delà, tantôt en-deçà de l'Héliopolis de la partie Arabique; ce qui prouve bien que, sur une route comme sur l'autre, l'Itinéraire d'Antonin n'a jamais eu en vue qu'une seule et même ville (1).

Quelques personnes, entraînées par l'analogie qu'elles trouvent entre les mots *Helii* et *Qelyoub*, croient qu'Héliopolis a dû exister dans l'endroit qu'occupe la capitale du Qelyoubeyh. Sans rejeter entièrement l'étymologie, nous nous refusons à admettre la conséquence que l'on en tire. Qelyoub est une ville moderne : aucune enceinte, aucune butte artificielle, n'y annoncent une ville de l'antique

(1) L'Itinéraire d'Antonin donne très-souvent des distances différentes entre les mêmes lieux; nous pourrions en citer plusieurs exemples.

Ainsi nier que des erreurs de chiffres se soient glissées dans cet ouvrage, c'est s'obliger à multiplier considérablement le nombre des villes pour les placer par groupes, avec le même nom, dans des positions très-voisines l'une de l'autre; résultat tout-à-fait inadmissible. Ce seroit même à tort, du moins nous le croyons, que l'on prétendroit retrouver sur nos cartes les mesures précises des itinéraires Romains, lorsque leurs manuscrits ne présentent aucune variante; car, en admettant l'opinion la plus favorable à leur exactitude, celle que les distances auroient été *chaînées* sur le terrain, on conviendra du moins que la sinuosité des routes devoit accroître l'éloignement réel, et que cette opération a dû être faite avec plus de soin dans les provinces voisines de Rome, où de grandes routes étoient tracées, que dans les parties de l'Empire éloignées de la capitale, et sur-tout en Égypte, qui n'avoit sûrement, comme aujourd'hui, d'autres routes que le désert et quelques sentiers sur les digues, les principales communications ayant toujours eu lieu par eau au moyen du Nil et de ses nombreux canaux : or le cours du fleuve est fort tortueux, et les sentiers sur les digues et dans le désert ne le sont guère moins. Nous avons d'ailleurs sous les yeux l'exemple de la France; les bornes milliaires ne s'étendent qu'à une certaine distance de Paris. Enfin l'Italie et les Gaules, qui ont conservé beaucoup moins d'anciens monumens que l'Égypte, présentent encore dans leurs ruines des bornes milliaires qui étoient

placées sur des routes encore subsistantes, tandis qu'on n'a trouvé en Égypte aucun monument de ce genre, ni aucune trace de chaussée Romaine.

Les empereurs, et leurs agens dans les provinces, n'avoient pas besoin, pour les opérations civiles et militaires qu'ils dirigeoient, de savoir la distance à vol d'oiseau d'un lieu à un autre; mais il leur étoit indispensable de connoître l'étendue réelle du chemin à parcourir. C'est dans ce but que les itinéraires furent certainement rédigés et distribués aux grands fonctionnaires de l'État.

Malgré la difficulté d'assigner, d'après les itinéraires Romains, la position précise d'un grand nombre de villes, disons cependant qu'ils donnent une approximation préférable, dans les discussions de géographie, à ce que présentent sur les mêmes objets quelques ouvrages de l'antiquité, et sur-tout les légendes du moyen âge, dont on a fait peut-être un trop fréquent emploi dans ces derniers temps; mais convenons en même temps qu'il est encore quelque chose de plus positif que les itinéraires, c'est le terrain. Les ruines doivent servir incontestablement à déterminer les villes anciennes, lorsque sur-tout elles en ont conservé les noms, plutôt que les mesures qui tombent sur des points où il n'existe aucune trace d'antiquité. N'oublions pas, enfin, qu'en Europe, où les sciences sont si perfectionnées, on a encore, sans parler de nos livres de poste, des cartes et des traités de géographie très-inexacts même pour certaines parties de l'Europe, et que, si ces ouvrages parvenoient seuls à la postérité, et que l'on s'attachât scrupuleusement alors aux mesures qu'ils donnent, on placeroit fort inexactement les villes qui auroient disparu.

Égypte; on n'y voit aucun monument dans sa place primitive; et lorsqu'on demande à ses habitans d'où proviennent les débris d'antiquités que l'on remarque chez eux, tous s'accordent à répondre que c'est des ruines d'Héliopolis près de Mataryeh. La ressemblance de nom, dont nous avons parlé, n'auroit d'ailleurs rien qui ne puisse s'expliquer. On sait qu'Héliopolis, au temps de Strabon, étoit déjà considérablement déchu de son ancienne splendeur; elle aura été en déclinant jusqu'au moment où l'entier desséchement de la branche Pélusiaque aura achevé sa ruine; les besoins de l'agriculture et du commerce auront déterminé ses habitans à se rapprocher du Nil, à le suivre en quelque sorte, et une nouvelle ville se sera formée insensiblement des débris d'Héliopolis, en conservant quelques traces de son nom (1). Ceci, au surplus, n'est qu'une hypothèse fondée sur une étymologie douteuse; et ce qu'il y a de bien certain, c'est que le mot *Qelyoub* n'a jamais eu, chez les Arabes, le moindre rapport avec le nom du Soleil, tandis qu'ils ont appelé *ville du Soleil* les ruines que nous avons décrites; ce qui prouve que c'est dans ce lieu, et non à Qelyoub, que cet astre a été honoré d'un culte particulier.

Nous avons prouvé qu'aucun des auteurs de l'antiquité n'avoit placé Héliopolis dans le Delta: leur témoignage à cet égard est unanime, et nous ajoutons que les écrivains du moyen âge, les auteurs Qobtes, les géographes Arabes, s'accordent à ne reconnoître en Égypte qu'une seule ville d'Héliopolis; et, soit qu'ils la peignent dans sa splendeur, soit qu'ils décrivent ses ruines, tous la placent hors du Delta, et dans le même lieu où nous retrouvons encore la tradition de son ancien nom, un obélisque sur place, une enceinte considérable, et un sol élevé artificiellement (2): jamais, dans des discussions de cette nature, trouva-t-on un assemblage de preuves plus nombreuses!

Nous ne prétendons point, pour cela, qu'il n'ait pu exister dans une autre partie de l'Égypte, une petite ville, un hameau, qui, à cause de quelque monument élevé au Soleil, ait aussi porté le nom de cet astre: ce qu'on lit dans Ptolemée peut même le faire présumer. Mais, nous le répétons, c'est hors du Delta, et sur l'emplacement des ruines qui entourent l'obélisque voisin de Mataryeh, que nous devons, sur nos cartes anciennes, placer la capitale du nome Héliopolite, la ville célèbre dont parlent la Bible, Hérodote, Diodore, Strabon, &c. (3).

(1) Les villes Arabes dont les noms ont de la ressemblance avec les noms Grecs ou Égyptiens de quelques villes anciennes, sont rarement bâties sur les ruines mêmes de ces villes; elles en sont ordinairement plus ou moins éloignées.

(2) Strabon, comme nous l'avons rapporté, parle du grand tertre sur lequel Héliopolis étoit élevée.

(3) La *Description d'Héliopolis* a été remise à la Commission d'Égypte, dans la séance du 13 juillet 1813.

Il y a un grand air de nouveauté dans ce livre, et c'est ce qui le rend si intéressant. L'auteur a su trouver une manière nouvelle de présenter les faits, et de les expliquer. Il a su aussi trouver une manière nouvelle de les classer, et de les grouper. C'est ce qui donne à son ouvrage une valeur scientifique et une portée philosophique. Il est certain que ce livre sera lu avec intérêt par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la civilisation humaine. Il est certain aussi que ce livre sera lu avec profit par tous ceux qui veulent se rendre compte de l'état actuel de la science et de la philosophie.

Non seulement l'auteur a su trouver une manière nouvelle de présenter les faits, et de les expliquer, mais il a aussi su trouver une manière nouvelle de les classer, et de les grouper. C'est ce qui donne à son ouvrage une valeur scientifique et une portée philosophique. Il est certain que ce livre sera lu avec intérêt par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la civilisation humaine. Il est certain aussi que ce livre sera lu avec profit par tous ceux qui veulent se rendre compte de l'état actuel de la science et de la philosophie.

Il est certain que ce livre sera lu avec intérêt par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la civilisation humaine. Il est certain aussi que ce livre sera lu avec profit par tous ceux qui veulent se rendre compte de l'état actuel de la science et de la philosophie.

DESCRIPTION

D'ARTHRITIS DE THALASIE

SECTION PREMIERE

Thalassémie ou Anémie de la Mer. - Anémie de la Mer.

Thalassémie est une affection chronique caractérisée par une diminution de l'hémoglobine et du nombre des globules rouges dans le sang. Elle est due à une déficience en fer, qui peut être causée par une mauvaise alimentation, une absorption réduite du fer dans l'intestin, ou une augmentation de sa perte. Les symptômes incluent une pâleur, une fatigue, une perte de poids, et une tachycardie. Le traitement consiste à augmenter l'apport en fer, généralement par des compléments alimentaires ou des transfusions sanguines.